

21/2039

BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

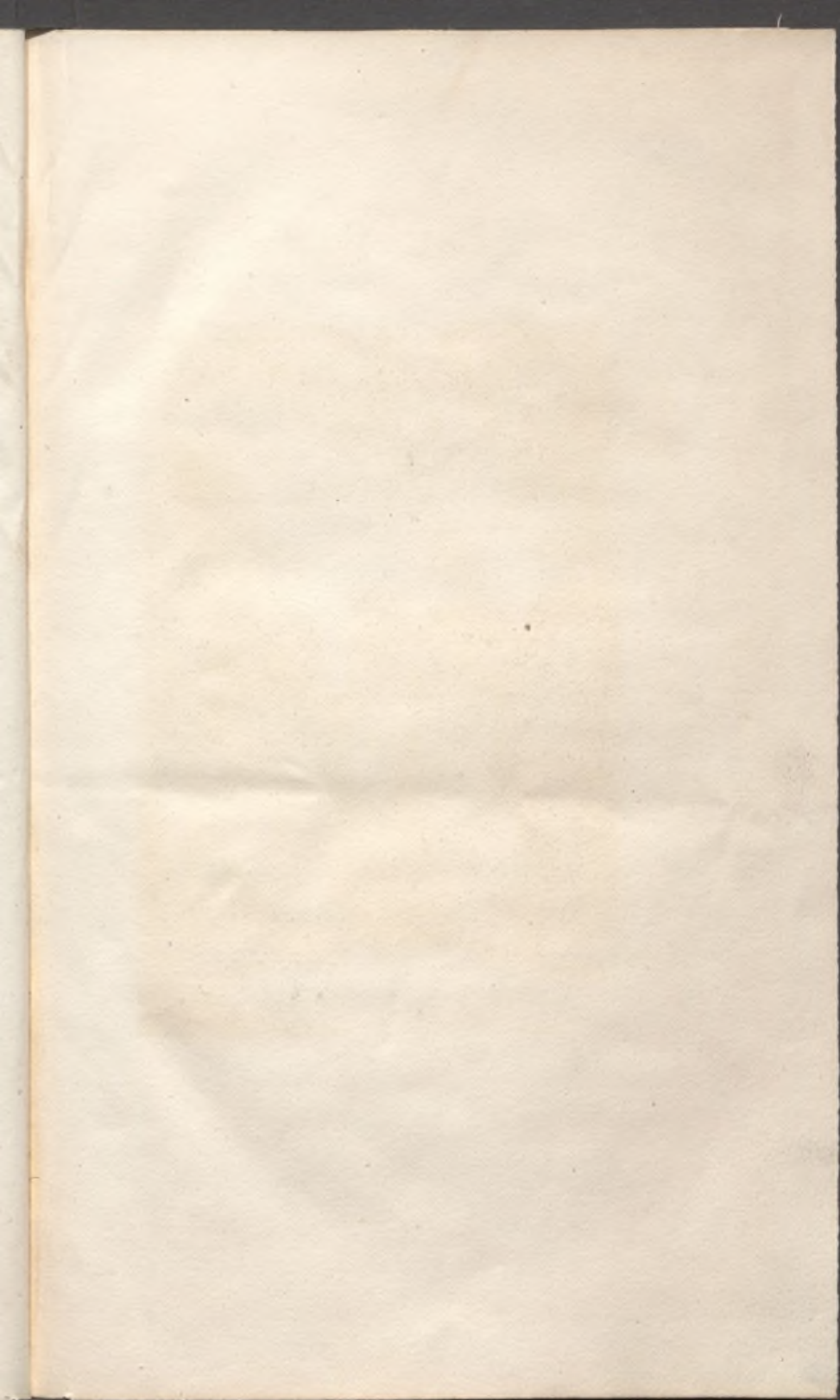
PUBLIÉE

AVEC APPROBATION

MINISTÈRE DES COLONIES

LE GÉNÉRAL

LE GÉNÉRAL





Bachelard del.
Mégard et C^{ie}

A. Paris sc.

Il est proscrit ! qu'il soit le bienvenu ! ma maison
appartient à ceux qui n'ont pas d'asile.

LE FOYER
DE
LA FAMILLE

ÉTUDES ET RÉCITS SUR LA BRETAGNE

PAR G. D'ÉTHAMPES



ROUEN
MÉGARD ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS
1865

LE FOYER

LA FAMILLE

Propriété des Editeurs.

ÉDITEUR AU GRAND HOTEL DE BRUXELLES

Meynard et Cie

PARIS, 10, RUE DE LA HARPE



ROUEN

MIGNARD ET C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1863

Les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par Son **ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN.**

L'Ouvrage ayant pour titre : **Le Foyer de la Famille**, a été lu et admis.

Le Président du Comité

Ricard J
Archip. de la Métrop

Avis des Éditeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

BLANCHE.

I.

LE PRESBYTÈRE.

A quelques lieues de la gracieuse et coquette ville de Nantes, en suivant le cours de la Loire, on trouve le village de Marnier. Il se compose d'une jolie église, surmontée d'une flèche et d'une croix dorée, d'une dizaine de maisons éparpillées, parmi lesquelles une surtout se fait remarquer par son élégante simplicité. Les murs en sont

d'une blancheur éblouissante, sur laquelle ressortent merveilleusement les persiennes et les auvents verts que le chèvrefeuille, le jasmin et la clématite entourent de leurs tiges parfumées. Un délicieux petit jardin s'étend devant l'entrée de la maison; sur la porte qui le clôt, s'élève le signe du salut, qui nous apprend que c'est là la demeure du pasteur du village.

En effet, c'est là qu'habite depuis bientôt trente ans le vénérable abbé de Ligny. Après avoir éprouvé de grands malheurs et perdu tous ses parents, il a consacré toute sa vie à Dieu et s'est fait une famille des pauvres et de tous les êtres souffrants et malheureux. Je laisse à penser si la nouvelle famille du bon prêtre est grande.

Depuis qu'il dessert la paroisse de Marnier, il serait impossible de compter les bienfaits que le digne homme a répandus autour de lui et le nombre d'âmes qu'il a gagnées à Dieu.

En ce moment il est assis sur un banc, à l'ombre d'une tonnelle touffue, et lit son bréviaire. Tout à coup un jeune garçon d'une dizaine d'années

— passe en courant devant lui, et se précipite dans la maison avant que le vieillard ait eu le temps de le reconnaître. Celui-ci quitte la tonnelle et se dirige vers le presbytère, où il entend l'enfant parler chaudement à demoiselle Armèle, sa gouvernante.

— Eh bien! maître Lucien, demanda-t-il en s'approchant de la cuisine et reconnaissant enfin le nouveau venu, qu'as-tu donc de nouveau à nous apprendre?

— Quelque chose qui vous fera grand plaisir, bien sûr, monsieur le curé. M^{me} la comtesse vient d'arriver au château avec ses enfants.

— Est-ce possible! s'écria joyeusement M. de Ligny. Qui te l'a dit, Lucien?

— Dame! c'est moi qui les ai vus tous, monsieur, répliqua le jeune garçon en tortillant son chapeau de paille; même que madame a mis la tête à la portière pour me dire: « Bonjour, mon filleul! » et que mam'selle Blanche m'a envoyé un de ces petits sourires qu'elle fait si bien.

— J'aurai probablement leur visite aujourd-

d'hui, à moins que ces dames ne soient fatiguées ; en tout cas, je compte sur celle de Raoul.

— Quelle joie de revoir ces chères dames ! s'écria Armèle, cette petite demoiselle Blanche, qui est si gentille et si bonne !

— Pour ma part, je suis fièrement content, dit Lucien à demi-voix ; car ma marraine va ben sûr m'avoir apporté quelques jolis affiquets de son voyage en *Litalie*.

— Comment ! s'écria la vieille fille indignée, c'est donc par intérêt que tu es content de la revoir, mauvais sujet ?

— Eh ! non, dah ! répliqua Lucien en rougissant jusqu'aux oreilles, mais vous savez ben, mam'selle Armèle, qu'on dit comme ça que les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

— Je te dis que tu es un ingrat !... Quoi ! non-seulement M^{me} la comtesse t'a comblé de bienfaits, mais encore elle a la bonté de payer ta pension ici, et tu as le toupet de venir me dire que si tu es content de la revoir, c'est parce qu'elle te fera des cadeaux ! Tu devrais avoir grand'honte !

— A qui en avez-vous donc, Armèle ? demanda le curé, qui, pendant ce dialogue, s'était occupé à ôter de son parterre quelques mauvaises herbes qui croissaient effrontément parmi ses jolies fleurs.

— Monsieur, c'est ce mauvais drôle qui...

La vieille fille n'eut pas le temps d'achever ; un coup de sonnette vint l'interrompre, au grand contentement de Lucien, qui se grattait déjà l'oreille en manière de contenance.

Le pasteur jeta une exclamation joyeuse en voyant entrer un jeune homme vêtu de l'uniforme des élèves de marine. Il vint tomber dans les bras du curé, qui l'embrassa en pleurant presque.

— Raoul ! mon cher enfant !

— Mon bon, mon vieil ami !

— Et votre mère, votre sœur, votre tante ?

— Elles vont bien et vous prient de m'accompagner à la Rochegoyon, où elles vous attendent pour dîner.

— Merci, mon enfant, mais...

— Mais vous acceptez, n'est-ce pas ? Blanche

compte sur vous, il ne faut pas tromper son attente.

— Soit! j'irai, mais à condition que ces dames viendront demain visiter mon ermitage.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur. Ah! te voilà, moutard? ajouta Raoul en apercevant Lucien, qui, depuis son arrivée, ne cessait de lui faire la révérence en répétant des : *Bonjour, mon parrain!* sur tous les tons. Tu viendras demain au château; M^{me} la comtesse m'a chargé de te le dire.

— Vous êtes bien bon, mon parrain, répliqua Lucien en tirant une nouvelle révérence, dont l'effet fut manqué à son grand regret, parce que M^{lle} Armèle était venue se placer devant lui pour présenter au jeune homme un bouquet tout frais cueilli pour M^{lle} Blanche.

Après avoir fait visiter à son jeune ami le joli jardin, sa retraite favorite, M. de Ligny prit avec lui le chemin de la Rohegoyon.

Cette fois, la révérence de Lucien ne fut pas perdue; car, s'étant mis en embuscade à la porte

du jardin, il n'avait pas à craindre la venue malencontreuse de M^{lle} Armèle.

— A demain, Lucien! lui dit Raoul en s'éloignant.

— Je n'aurai garde d'y manquer, se dit à part lui le gamin en rentrant dans le jardin, où Armèle chantonnait en lavant des légumes.

— Ah! c'est toi? fit-elle en s'interrompant; tu ne pouvais mieux arriver, tu vas m'éplucher mes raves; ce sera une bonne avance.

— Ouich! comptez-y, marmotta Lucien.

— Hein? fit la vieille fille.

— Je ne dis rien.

— Approche donc! Il y a de la besogne pour nous deux.

Lucien, au lieu d'avancer, recula de trois pas pour relever une branche de clématite qui retombait trop bas.

— Ah ça, qu'as-tu donc?

— Là aussi! pourquoi que vous venez me marcher sur les pieds, quand je dis bonjour à mon parrain, pour lui donner vos vilaines fleurs?

— Mes vilaines fleurs ! répéta la vieille bonne, suffoquée par l'épithète donnée à son bouquet. Petit mauvais sujet ! oses-tu bien me manquer ainsi de respect ! Si tu ne viens pas ici tout de suite, demain M. le curé et les dames du château seront instruits de ta conduite.

La menace fit effet. Lucien, tout en maudissant mille fois tout bas M^{lle} Armèle et ses raves, vint se mettre à la besogne.

— C'est bien, dit la gouvernante, quand ce fut fini ; tu es libre maintenant, promène-toi, va où tu voudras. Mais ne t'avise pas d'aller vagabonder avec les vauriens du village, ou bien tu verras !

Sur ce, la vieille fille rentra à sa cuisine, et peu d'instants après, Lucien, malgré sa défense expresse, courait sur la grand'route avec les plus mauvais sujets du pays.

Lucien, orphelin dès son bas âge, avait été confié à M. de Ligny par la comtesse de la Rochegoyon, qui, nous le savons, était la marraine de cet enfant. Le bon prêtre, quoiqu'il ne fût pas

riche, n'avait consenti qu'à grand'peine à recevoir le paiement de la pension de Lucien.

C'était un caractère fort difficile que Lucien. Il avait de nombreux défauts, que tous les soins, la patience, la bonté du vénérable prêtre ne parvenaient point à faire disparaître.

Lucien était gourmand, menteur, espiègle surtout. Il serait impossible de compter les farces, les tours qu'il jouait chaque jour. Bien qu'il craignît Armèle, il était sans cesse en dispute avec elle, pour peu de chose quelquefois. Tantôt c'était à propos d'une grimace qu'il lui envoyait de loin, d'une phrase maligne qu'il lui répondait, ou tantôt d'une espièglerie faite à Médor, espèce de griffon fort laid, mais très-attaché à ses maîtres, ou bien à Finaud, magnifique angora, le favori de la vieille servante.

Malgré ses nombreux griefs contre Lucien, Armèle l'aimait, parce qu'il était le fils de sa meilleure amie, dont elle pleurait encore presque chaque jour la mort prématurée.

II.

LA FAMILLE DE LA ROCHEGOYON.

On ne savait trop en quel temps avait été bâti le château de la Rochegoyon, tant il avait été réparé de fois ; toujours est-il qu'en l'année 1850, il venait encore d'être remis à neuf.

Il avait été successivement habité par plusieurs branches de la famille de la Rochegoyon. M^{me} la comtesse Henriette-Alix de la Rochegoyon en était la propriétaire actuelle. Elle était veuve depuis bien des années, et la perte de son mari n'avait pas été son seul chagrin. De six enfants que le ciel lui avait donnés, deux seulement lui restaient.

Raoul, l'aîné, avait une santé robuste, un tempérament fort et solide ; mais sa sœur Blanche,

alors âgée de quinze ans, était petite, mince, faible et délicate. Elle souffrait presque toujours; ce qui ne l'empêchait pas d'être gaie et souriante. Sa figure pâle était pourtant fraîche. Elle avait de beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus bien doux et un sourire qui annonçait la bonté de son cœur. De fait, Blanche était l'ange de la maison et même du village.

M^{lle} de la Rochegoyon tenait de son père sa faible santé; aussi la comtesse, qui craignait de perdre cette enfant comme elle avait perdu les autres, la gâtait-elle beaucoup. Mais la jeune fille n'était pas exigeante et n'abusait jamais de la faiblesse de sa mère à son égard. Loin d'être volontaire et capricieuse, Blanche était, au contraire, empressée et prévenante pour tout le monde.

C'était vraiment une bonne et douce enfant que Blanche; elle était simple, modeste et pieuse....

M^{me} de la Rochegoyon, ne voulant point se séparer de sa fille, avait pris chez elle une institutrice. C'était une jeune personne d'un grand mé-

rite, douée de beaucoup de savoir et de talents, auxquels elle joignait des qualités précieuses et une piété solide. Mathilde de Serneuil, c'était son nom, n'avait d'autre parent qu'un vieil oncle qui habitait la Rochelle. La famille de la Rochegoyou s'était attachée à elle et la regardait comme l'un de ses membres les plus chers.

Une cinquième personne habitait le manoir : c'était M^{lle} Isabelle de Bellegarde, la sœur de la comtesse. Elle aimait si tendrement sa sœur, qu'elle n'avait jamais voulu se marier, dans la crainte d'une inévitable séparation, dont elle ne pouvait pas même envisager l'idée. Elle aimait Blanche et Raoul comme s'ils eussent été ses enfants.

En ce moment, toute la famille est réunie sur la terrasse, ornée d'arbustes fleuris, qui entoure la façade du château, devant lequel s'étend une longue avenue de marronniers, fermée par une grille à piques dorées.

— Enfin, voici M. le curé! s'écrie tout à coup

Blanche en quittant sa chaise; je veux être la première à lui souhaiter le bonjour.

Et elle se met à sauter lestement les degrés de la terrasse.

En effet, M. de Ligny et le jeune élève de marine paraissaient au bout de l'avenue.

— Cher monsieur le curé, quelle joie de vous revoir! s'écria Blanche en courant au bon prêtre.

— Je suis bien heureux aussi de votre retour, ma bonne petite. Si vous saviez quel vide votre absence faisait autour de moi!

— Oh! j'ai bien pensé que vous regretteriez plus d'une fois votre petite Blanche, et, de mon côté, j'étais triste de ne plus vous voir comme à l'ordinaire. Mais soyez tranquille, la Rochegoyon me paraît maintenant un si charmant séjour, que je ne veux plus en sortir. Monsieur le curé, n'est-ce pas que j'ai grandi? ajouta la jeune fille d'un air enjoué, n'est-ce pas que je suis bien changée?

— Vous avez grandi, c'est vrai; mais votre figure est toujours la même.

— Savez-vous que j'ai rapporté une provision

de santé de l'Italie? Avouez que je ne suis plus ni pâle ni chétive comme autrefois.

M. de Ligny jeta un coup d'œil rapide sur la taille si frêle de la jeune fille, sur ses joues décolorées; il vit le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux, et les paroles de Blanche lui serrèrent le cœur. Toutefois, ne voulant pas l'affliger :

— Mon enfant, dit-il, il faut espérer que Dieu et l'air de votre pays vous rendront tout à fait forte et bien portante.

Blanche allait répliquer, elle n'en eut pas le temps : la comtesse s'avavançait vers le pasteur, suivie d'Isabelle et de Mathilde.

— Vraiment, monsieur le curé, dit Blanche, quand tout le monde fut rentré au salon, je crois que vous ne m'avez pas parlé d'Armèle?

— Elle m'a chargé de t'offrir ce bouquet, petite sœur, dit Raoul en présentant à la jeune fille les fleurs de la vieille servante.

— Merci, mon frère. Moi aussi, je lui ai apporté un petit souvenir : un chapelet béni par notre saint-père le pape, ni plus ni moins.

— Êtes-vous contente de votre voyage, ma chère Blanche? demanda le curé.

— Très-contente; seulement je l'ai trouvé trop long. Oh! que j'avais hâte d'être à Marnier! Aussi, ne nous sommes-nous arrêtés nulle part, deux jours seulement à Nantes pour attendre Raoul, qui est depuis une quinzaine en congé.

— Vous avez probablement vu M. de Bellegarde? Comment va-t-il? Et M^{lle} Jeanne?

— Je crains beaucoup pour mon frère, répondit tristement la comtesse; Jeanne est bien, et, sans l'état de son père, nous l'eussions amenée avec nous.

— Quel malheur que ma cousine soit protestante! s'écria Blanche: elle est si bonne, et nous nous entendons si bien!

— Mon frère a tout fait pour ramener sa fille à la religion que nous professons; mais Jeanne, élevée par sa mère dans le protestantisme, accuse d'erreur la foi catholique, qu'elle abhorre. Ce serait une grande joie pour son père, s'il la voyait revenir enfin à d'autres sentiments et abjurer ses

croyances; elle ne lui donnera point cette consolation, je le crains bien : elle a tout l'entêtement d'une vraie Bretonne.

— Dieu est si bon, madame! Les cœurs éclairés par les rayons de sa grâce ne sauraient lui résister longtemps. Espérez.

— Oui, oui, espérons, murmura Blanche pensive.

Puis elle ajouta avec la mobilité qui lui était naturelle :

— Mon bon monsieur, vous ne nous avez pas parlé de M^{me} de Kermaël. Est-ce qu'elle aurait quitté le pays?

— Mais non, ma bonne petite. Son fils, qui vient de faire un long voyage, est ici depuis deux ou trois jours, et sa fille vient de sortir pour tout à fait du couvent où elle a passé plusieurs années.

— Maman, nous irons à la Châtaigneraie, n'est-ce pas?

— Sans doute, ma fille. M^{me} de Kermaël est une femme que j'estime et que j'aime infiniment.

— Marguerite est ma meilleure amie ; je rapporte pour elle une collection de paysages que j'ai dessinés avec M^{lle} Mathilde.

La cloche annonçant le dîner se fit entendre, et aussitôt que le domestique eut prévenu que le repas était servi, on passa dans la salle à manger.

III.

BLANCHE.

Le lendemain de son arrivée, M^{lle} de la Rochegoyon ayant rappelé la promesse qu'on avait faite au bon curé de l'aller voir, tout le monde se mit en route.

Jamais la jeune fille n'avait été si gaie. Laisant les trois dames et son frère causer sérieusement, elle prit les devants en folâtrant avec Lion, ma-

gnifique chien de Terre-Neuve qu'elle aimait beaucoup.

— Blanche, ne cours pas ainsi, cria la comtesse, tu te fatigues.

— Mais non, maman, je vous assure, répliqua la jeune fille en s'arrêtant. Je suis si bien aujourd'hui ! ajouta-t-elle en revenant près de sa mère.

— C'est pour cela qu'il ne faut pas user tes forces. Comme tu as chaud, méchante enfant ! ajouta la bonne mère en essuyant le front mouillé de Blanche.

— Maman, l'exercice me fait du bien.

— Mais la fatigue peut te faire beaucoup de mal. Reste près de moi maintenant.

Blanche obéit ; elle alla prendre le bras de Mathilde. Lion marcha tranquillement aux côtés de sa jeune maîtresse.

Lorsque la petite troupe fut à la porte du presbytère, M^{lle} de la Rochegoyon se suspendit à la sonnette et fit accourir Armèle.

— Quoi ! c'est vous, mesdames ? Quel bonheur !

s'écria la vieille fille en donnant tous les signes d'un vif contentement.

Puis, après avoir conduit la famille dans le petit salon, elle alla chercher son maître.

— Tiens! j'aperçois mon ami Lucien, dit Blanche en ouvrant la porte vitrée qui donnait sur le jardin. Eh! bonjour, donc, Lucien! cria-t-elle.

— A vous, mam'selle Blanche, répondit le gamin en s'avancant et tirant son chapeau.

— Que fais-tu donc là?

— Notre demoiselle, c'est un petit filet pour mettre les légumes de mam'selle Armèle dans son pot-au-feu.

— Peste! quel homme habile! Lucien, tu me feras un filet pour attraper des papillons dans le parc de la Rochegoyon. Je te donnerai ce qu'il te faudra pour le confectionner.

— Faites excuse, notre demoiselle, je ne saurai pas peut-être.

— Allons donc! tu sauras très-bien, au contraire. A propos, n'oublie pas de venir au château

tantôt; maman a quelque chose pour toi, et moi je ne t'ai pas oublié non plus, dans mon voyage.

— Pour sûr, vous êtes joliment bonne, mam'selle Blanche, et je vous remercie bien.

— A l'avance ! cria Blanche. Tu es bien pressé.

— Bon ! voilà Lion qui va sentir les fleurs de M. le curé, reprit Lucien en montrant le terre-neuve, qui promenait son museau sur les plates-bandes.

— Ici ! Lion, ici ! cria Blanche ; ici ! mauvais sujet, et ne bougez plus.

Lion revint vers sa maîtresse, et, la regardant, il semblait dire :

— Ne me gronde pas, moi qui t'aime tant.

Son œil était si doux, que la petite main de Blanche, levée pour une tape, s'abaissa pour caresser les longues soies du beau chien.

— Ah ! voici M. le curé qui entre au salon, dit la jeune fille.

Et elle courut rejoindre sa famille.

M. de Ligny ne tarda pas à proposer une promenade dans le joli parterre.

— Qu'entends-je donc ? dit Blanche, après quelques tours dans le jardin ; on dirait des gémissements.

— En effet, ajouta le curé, j'entends aussi.

— Monsieur, c'est quelque malheureux qui réclame des secours, reprit Blanche. Ah ! courons vite.

En quelques bonds, la jeune fille fut à la porte du jardin ; M. de Ligny, les trois dames et Raoul y arrivèrent après elle et furent, comme elle, témoins d'un triste spectacle : une pauvre femme était étendue sur la terre et paraissait privée de connaissance. M^{lle} de la Rochegoyon, émue de pitié, lui souleva la tête.

— Elle respire, mais elle paraît bien faible, l'infortunée ! Si vous le permettiez, monsieur le curé, on la transporterait au presbytère.

— C'est de grand cœur que je le permets, mon enfant. Raoul, vous qui êtes fort, aidez-moi.

Le jeune homme souleva dans ses bras la malheureuse femme et la porta à la cuisine.

— Sainte Vierge! exclama Armèle, cette pauvre femme est morte!

— Non, elle n'est qu'évanouie.

— Eh! tiens! mais c'est Julienne Hervé, du village de Saint-André, reprit la gouvernante. Comment se trouve-t-elle ici?

La pauvre femme ne tarda pas à recouvrer ses sens.

— Où suis-je, bon Jésus? fit-elle en promenant des regards surpris autour d'elle.

— Chez de bons amis, dit de sa douce voix Blanche.

— Mais c'est M^{lle} de la Rohegoyon qui est devant moi! s'écria encore Julienne; ne fais-je point un rêve?

— C'est bien moi, Julienne, et voici M. le curé qui vous prie de lui apprendre comment vous vous êtes évanouie à sa porte.

Julienne se recueillit un instant.

— Ah! je me souviens! fit-elle avec un accent déchirant et en cachant son visage dans ses mains. Mon Dieu! mon Dieu!

— Du courage ! ma pauvre Julienne, dit le bon prêtre ; si vous avez des peines, offrez-les à Dieu, il vous en tiendra compte dans l'autre vie. Pourquoi donc avez-vous quitté Saint-André ?

— Hélas ! monsieur, on m'a chassée de mon pauvre logis, après m'avoir enlevé jusqu'à mon dernier meuble ! Que vouliez-vous que je devinsse !

— Infortunée ! murmura Blanche, émue jusqu'aux larmes et implorant sa mère du regard.

— Armèle, dit M. de Ligny, cette pauvre femme doit avoir grand besoin de nourriture.

— Oh ! mon bon monsieur, je n'ai presque rien pris depuis deux jours.

— Heureusement que nous avons là du bouillon tout chaud, dit Armèle en en remplissant une tasse.

— Buvez ceci, ajouta Blanche en présentant à Julienne la tasse qu'elle avait prise des mains d'Armèle.

— Merci, chère demoiselle ! Que le bon Dieu

vous le rende. Je me sens ranimée, ajouta Julienne, après avoir bu.

— Pourquoi donc, pauvre femme, vous a-t-on expulsée de votre maison ? demanda le pasteur.

— Voici, monsieur le curé : j'ai une mauvaise santé, et le moindre travail me fatigue ; je n'ai point d'enfants qui puissent gagner ma vie. N'ayant pu ramasser de quoi payer le propriétaire de ma maisonnette, il m'en a chassée, après avoir gardé mon pauvre mobilier et tous mes habits. Alors ne sachant que devenir et ne voulant pas demander l'aumône dans le village où je suis née, et connaissant la charité de notre bon curé, je suis venue lui demander au moins un morceau de pain, s'il ne pouvait faire davantage. Vous savez le reste.

— Oh ! nous ne vous abandonnerons pas, ma pauvre Julienne, dit vivement Blanche.

— Merci, mademoiselle. J'avais entendu parler de votre bonté et de vos vertus, je vois bien que l'on ne m'avait pas trompée.

Julienne essaya de se lever, mais elle retomba sans force sur sa chaise.

— Vous êtes bien faible, ma bonne, dit le curé. Vous allez rester ici à vous remettre. Ne vous inquiétez pas, confiez-vous en la bonté de Dieu qui est notre père à tous.

— Ah ! que le Seigneur vous rende au centuple le bien que vous me faites.

— Ça, Armèle, viens avec moi, dit Blanche ; nous allons conduire cette pauvre femme dans la chambre des malades. Marcherez-vous bien, soutenue par nous, Julienne ?

Blanche présenta en souriant son épaule à la paysanne, qui posa en tremblant une de ses mains maigres et décharnées sur l'élégante colerette de la jeune fille et l'autre sur le bras d'Armèle.

— Blanche, tu n'es pas assez forte pour soutenir cette femme, s'écria M^{lle} Isabelle ; laisse-moi prendre ta place, mon enfant.

— Non, non, ma tante, je vous en prie.

— Mademoiselle, dit Julienne, par grâce, laissez-moi, je vous fatigue.

Mais la jeune fille ne voulut rien entendre ; son ardente charité lui donnait des forces. Pourtant, quand elles furent dans la chambre qui était toujours prête pour recevoir quelque infortuné, elle ne put que faire asseoir Julienne et tomba elle-même sur une chaise.

— On a raison, murmura-t-elle avec découragement, je ne suis plus bonne à rien.

— Vous pâlissez, mademoiselle Blanche. Qu'avez-vous ? s'écria Armèle.

— Mais rien, répliqua la douce enfant en essayant de sourire ; je suis toujours pâle, ma pauvre Armèle ; ne l'as-tu pas remarqué ?

— Ah ! mademoiselle, dit Julienne d'une voix faible, combien je m'en voudrais, si je savais que....

— Bah ! interrompit Blanche en se levant ; quand je vous dis que ce n'est rien. Un petit moment de fatigue, voilà tout.

— Pas moins, mademoiselle, vous feriez bien

de vous asseoir et de vous reposer, reprit Armèle. Seigneur! que dirait madame?

— Tais-toi donc, Armèle, glissa Blanche à l'oreille de la vieille bonne; ne vois-tu pas combien tes paroles affligent notre malade, qui me croit près de mourir pour l'avoir conduite ici?

Quand Juliette eut été couchée dans un bon lit blanc et douillet, qu'Armèle eut déposé du bouillon sur la table de nuit, Blanche lui recommanda de dormir un peu et de ne pas se tourmenter.

Puis la jeune fille et la gouvernante la quittèrent. Vers le milieu de l'escalier, Blanche s'arrêta.

— Vous voyez bien, mademoiselle, s'écria Armèle, que vos forces sont épuisées, et que vous ne pouvez plus avancer.

— Ce n'est pas cela, ma bonne, dit Blanche en essayant de faire quelques pas; j'éprouve un certain malaise. J'ai trop couru ce matin avec Lion. Que veux-tu, ma pauvre Armèle, voilà ce que c'est que d'être une grande enfant de quinze

ans; on veut jouer quelquefois encore, mais, n'y étant plus habituée, on se fatigue.

La jeune fille prit le bras de la gouvernante; car, sans cet appui, il lui eût été impossible de franchir la distance qui la séparait du salon. Avant d'y entrer, elle s'assit.

— Attends, dit-elle, que je reprenne mes forces ici.

Peu d'instants après, elle pénétrait dans le salon sans le secours d'Armèle.

— Ma Blanche, tu es bien pâle, dit la comtesse en prenant la main de sa fille; souffres-tu?

— Non, maman; mais je crois que vous aviez raison de défendre mes gambades avec Lion.

— Pourquoi as-tu absolument voulu conduire Julienne à sa chambre, méchante petite? Tu t'es fatiguée.

— Oh! chère tante, j'ai eu tant de plaisir, si vous saviez, à accompagner cette pauvre femme et à l'installer dans la jolie chambre que M. le curé réserve pour les indigents!

— C'est que tu es si faible, ma Blanche ! Oh ! je t'en prie, ménage-toi pour moi.

— Chère maman, ne vous inquiétez pas. Je ne souffre point. Seulement ce sont mes jambes qui me refusent leur appui.

— Je vais envoyer Lucien prier d'amener la voiture, dit Raoul en se levant.

— Ne te dérange pas, mon bon frère, j'irai à pied, je t'assure. La distance est sitôt franchie !

— Blanche, je ne veux pas que tu ailles à pied. Oh ! si tu étais malade !... Ma fille, obéis-moi.

— Bonne mère, je ferai tout ce que vous voudrez. Va donc alors, mon petit Raoul.

Le jeune aspirant sortit. Un quart d'heure après, une voiture stationnait à la porte de la cure. La famille de la Rochegoyon prit congé en faisant promettre au curé d'aller passer au château le premier instant dont il pourrait disposer.

— Je reviendrai voir ma malade, dit Blanche à son vieil ami ; recommandez-lui de bien prier le bon Dieu pour moi.

Quand la famille de la Rochegoyon fut de

retour au château, la comtesse dit à sa fille :

— Ma Blanche, je t'en prie, garde la maison aujourd'hui; je veux que tu te reposes.

— Oui, maman, mais permettez-moi d'aller sur la terrasse respirer l'air pur du soir et achever les bas que je destine à mes petits protégés.

M^{me} de la Rochegoyon consentit à ce que voulait sa fille. On roula le grand fauteuil de Blanche sur la terrasse; la comtesse, Isabelle et Mathilde prirent place aux côtés de la jeune fille. Lion vint se coucher aux pieds de sa petite maîtresse.

Quant à Raoul, en sa qualité d'élève de marine, il aimait peu la tranquillité; aussi s'en alla-t-il faire une promenade dans les grands bois de la Rochegoyon, qui allaient joindre ceux de la Châtaigneraie.

Quelques jours après la visite au presbytère, Blanche, tout à fait remise, alla, accompagnée de sa famille, voir Marguerite de Kermaël, sa plus intime amie.

Celle-ci était une bonne jeune fille de dix-sept ans, vraiment digne d'être l'amie de Blanche.

Aussi ces deux jeunes personnes, que la piété, la religion, les bonnes œuvres avaient souvent réunies, s'aimaient-elles comme deux sœurs. De son côté, Raoul de la Rochegoyon était étroitement lié avec Ludovic de Kermaël, qui avait été son compagnon de jeux et son camarade d'études, et était entré à l'école navale de Brest le même jour que lui. Là, ils s'étaient presque constamment disputé les succès ; plus tard, ils naviguèrent souvent ensemble, et avancèrent aussi rapidement dans la carrière qu'ils avaient choisie.

En quittant la famille de Kermaël, Blanche voulut aller voir sa protégée Julienne, qui, tout à fait remise, avait quitté le presbytère. M^{me} de la Rochegoyon lui avait donné la jouissance d'une petite ferme, que dirigeait un jeune et robuste garçon payé par la bonne châtelaine.

Julienne, ne pouvant croire à un tel bonheur, ne trouvait que des larmes pour exprimer sa reconnaissance à ses bienfaiteurs.

— Ah ! madame, avait-elle dit un jour à la comtesse, comment m'acquitterai-je envers vous ?

— En priant Dieu qu'il me conserve mes enfants, Julienne.

— Ah! madame, je le fais tous les jours; ils sont si bons, que le Seigneur vous les laissera.

— Hélas! murmura la pauvre mère, ce sont ceux-là que Dieu enlève précisément, de peur que le souffle empoisonné des passions ne ternisse leur innocence.

IV.

L'ORPHELINE.

Un matin, Raoul, se promenant sous les grands arbres de l'avenue, aperçut le facteur près de la grille à piques dorées; il courut chercher les lettres qu'on lui remit, et rentra précipitamment au château. Il se rendit au salon où la famille était rassemblée en attendant l'heure du déjeuner.

— C'est de Jeanne, dit-il en présentant une lettre à sa mère, tandis qu'il distribuait les autres à M^{lle} de Bellegarde, à Mathilde et à Blanche.

La comtesse pâlit visiblement à la lecture de la lettre de sa nièce.

— Oh! mes enfants, la triste nouvelle....

— Mon frère est mort! cria Isabelle en courant vers sa sœur.

— Non, mais il est mal, bien mal; les médecins n'espèrent plus rien. Tiens, lis, Isabelle.

— Pauvre Jeanne! s'écrièrent à la fois Blanche et Raoul.

— Du moins, nous irons recevoir son dernier soupir, Henriette? reprit M^{lle} de Bellegarde, après avoir lu.

— Il faut partir, partir à l'instant, Isabelle.... Mon pauvre frère!...

La voix de la comtesse s'éteignit dans un sanglot. Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et confondirent leurs larmes.

— Partons, dit de nouveau M^{me} de la Rochegoyon en faisant taire sa douleur. Raoul, tu nous

accompagneras. Chère Blanche, je vais te laisser aux soins de M^{lle} Mathilde.

— Oh! maman, je vous en prie, emmenez-moi! Laissez-moi aller recevoir les derniers adieux de mon bon oncle, consoler ma pauvre Jeanne.

Blanche pria tant et tant, que sa mère céda.

Peu d'heures après, la famille de la Rochegoyon quittait de nouveau le château, non sans avoir fait prévenir le bon curé de l'absence momentanée et indispensable de ses amis.

Dans l'après-midi, les voyageurs arrivèrent à Nantes et se dirigèrent vers la maison de M. de Bellegarde, située rue Royale. Le vieillard venait de recevoir les derniers sacrements, quand sa famille entra dans sa chambre. Jeanne était alors à genoux auprès du lit de son père, qui la bénissait pour la dernière fois.

— Mon frère! s'écrièrent les deux sœurs en s'élançant vers le mourant.

Raoul et Blanche vinrent tomber à genoux près de leur cousine.

— Ah! je vais mourir content, puisque je vous vois, mes bons amis, dit M. de Bellegarde en réunissant leurs mains dans les siennes; merci à vous d'être venus!

— Mon père, mon bon père, non, non, vous ne mourrez pas!

— Mon heure est venue, c'est pour toujours que je vous dis adieu. Pour toujours!... oh! non, mes sœurs, non, Raoul, Blanche, nous nous retrouverons un jour. Mais toi, Jeanne, ma Jeanne bien-aimée, te reverrai-je?... Seigneur, touchez le cœur de cette enfant: c'est le seul désir que je forme à mon dernier moment.

Puis, se penchant à l'oreille de la comtesse:

— Henriette, continua-t-il, prends soin d'elle, aime-la comme je l'ai aimée, ramène-la à la foi de ses pères.

Et tout haut il ajouta:

— Adieu, mes amis.... Je vais vous attendre au ciel. Mon Dieu, recevez mon âme.

Ses yeux se fermèrent, ses membres devinrent immobiles.

Jeanne de Bellegarde n'avait plus de père.

La scène qui se passa alors serait impossible à décrire. Jetons donc un voile sur ce lugubre tableau; qu'il nous suffise de dire que, pendant plus de huit jours, la santé de Jeanne donna des craintes sérieuses. Lorsqu'elle fut un peu remise, M^{me} de la Rochegoyon songea à l'éloigner des lieux témoins de son malheur. On eut beaucoup de peine à la décider à quitter Nantes. Ce ne fut que trois semaines après son départ que la famille de la Rochegoyon put revenir à Marnier.

Longtemps Jeanne, qui ne trouvait pas dans sa religion si froide les puissantes consolations du catholicisme, fut livrée au plus profond chagrin. Enfin, dans l'amitié que lui prodiguaient ses tantes et ses cousins, elle trouva un adoucissement à sa douleur.

Elle était bonne et généreuse; elle prit plaisir à visiter avec Blanche les pauvres du village, à leur prodiguer non-seulement des secours, mais encore de bonnes paroles d'espoir et de consolation.

Mais ce qui navrait Blanche, c'était l'entêtement de Jeanne à refuser de s'éclairer sur la religion pratiquée par son père; c'était de la voir fuir l'église, les exercices de piété, les cérémonies religieuses; c'était surtout le sourire railleur qui passait sur ses lèvres, lorsque Blanche s'agenouillait devant un crucifix ou une image de la Vierge.

Jeanne, avant la mort de son père, était d'une gaieté folle; elle était devenue d'une tristesse excessive, que rien ne semblait pouvoir distraire; et pourtant Blanche mettait tout en œuvre pour égayer un peu sa mélancolique cousine.

Malgré leur différence de religion, M^{lle} de Bellegarde s'était vite attachée au bon curé de Marnier; elle savait combien lui et son père s'aimaient, c'en était assez pour qu'elle lui vouât une sincère affection. Elle se plaisait à converser avec le saint prêtre, disant qu'on ne pouvait que gagner à ouïr ses sages entretiens.

Sur la prière de Blanche, les dépouilles mortelles de M. de Bellegarde avaient été transpor-

tées du cimetière de Nantes dans le caveau funéraire du château de la Rochegoyon. La jeune fille entraîna un jour sa cousine dans le lieu funèbre. Qu'on juge de la surprise de l'orpheline en voyant sur une tombe nouvelle le nom de son père briller en lettres dorées!

Incapable de prononcer une parole, elle se jeta en pleurant dans les bras de Blanche. Celle-ci s'agenouilla près du mausolée, et pria. Jeanne, debout contre le monument, faisait entendre de déchirantes plaintes.

— Calme-toi, chère Jeanne, dit Blanche en l'embrassant, ton père te voit du haut des cieux et il prie Dieu de te bénir. Ah! pourquoi, dans ta religion, ne prie-t-on pas pour les morts? C'est une consolation bien douce, va!... Jeanne! Jeanne! si tu voulais t'agenouiller là, près de moi, et prier un peu, tu souffrirais moins.

Jeanne ne répondit pas, mais elle serra avec force la main de sa cousine. Quand Blanche eut terminé sa prière, elle regarda Jeanne. La jeune fille était restée debout près de la croix de marbre

qui surmontait le mausolée; mais ses mains étaient jointes et ses lèvres s'agitaient, tandis que ses yeux, mouillés de pleurs, s'élevaient vers le ciel.

— Mon pauvre père! fit-elle avec un sanglot étouffé.

— Nous reviendrons, Jeanne, nous reviendrons.... prier pour lui.

Et Blanche entraîna sa cousine loin du caveau funéraire.

V.

CONFIDENCE.

Deux ans se sont écoulés. Une fête se prépare au château de la Rochegoyon : c'est la célébration du dix-septième anniversaire de Blanche. Raoul, qui vient de passer enseigne de vaisseau, est depuis huit jours dans sa famille. Jeanne s'est enfin

décidée à quitter son deuil, qu'elle eût presque voulu porter toujours, la pauvre enfant.

Tout est en rumeur dans le château. La comtesse, Isabelle et Mathilde se sont levées avec le jour, pour achever les préparatifs de la fête.

Jeanne vient d'entrer dans la chambre de sa cousine, qui sommeille encore, mais qui se réveille en entendant des pas bien légers pourtant.

— C'est toi, ma Jeanne? Puisque tu es levée, j'en veux faire autant.

— Il n'est pas tard, Blanche, et si tu me vois sitôt, c'est que j'ai voulu être la première à te présenter mes vœux; car j'ai vu Raoul rôder par ici. Oh! puissé-je, pendant de longues années, venir ainsi fêter l'anniversaire de ta naissance!

Un sourire amer passa sur les lèvres de Blanche.

— Merci, ma bonne Jeanne, dit-elle simplement en serrant la main de sa cousine.

— Qu'as-tu donc, Blanche? demanda M^{lle} de Bellegarde avec inquiétude; tu me parais triste depuis quelque temps.

— Moi, triste ? Allons donc !

— Je ne te trouve plus là même qu'autrefois. Toi, si gaie, si rieuse, tu es grave, sérieuse, mélancolique maintenant. Souffres-tu ?

— Ma pauvre Jeanne, tu t'inquiètes bien à tort, je t'assure ; si je suis plus sérieuse qu'autrefois, c'est que je suis plus vieille.

Jeanne continua de fixer sur sa cousine un regard inquiet.

— Allons, fais-moi le plaisir de me donner mon peignoir, ma bonne Jeanne ; je ne veux pas être plus paresseuse que toi.

La toilette de la jeune fille ne fut pas longue ; quand elle l'eut terminée, elle se mit à genoux quelques instants pour offrir à Dieu sa prière, puis elle prit le bras de sa cousine.

— Allons voir ma mère, dit-elle.

La comtesse s'occupait à faire orner le salon de guirlandes de fleurs et de verdure.

— Quoi ! déjà levée, ma Blanche ? dit-elle en voyant entrer les deux jeunes filles. Tu ne veux donc pas nous laisser le plaisir de te surprendre ?

— Chère maman, vous me gâtez ! dit Blanche en se jetant dans les bras de sa mère.

La comtesse embrassa tendrement sa fille et se détourna pour essuyer une larme.

— Blanche, reprit-elle après un instant de silence, tu as aujourd'hui dix-sept ans. Puisse Dieu, qui t'a conservée jusqu'à ce jour pour ma consolation et mon bonheur, t'accorder encore de longues années d'existence !

— Ma bonne mère, il est le maître.

M^{lle} Isabelle, Raoul et Mathilde parurent en cet instant et joignirent leurs vœux à ceux de la tendre mère. Blanche, émue, murmurait tout bas :

— Mon Dieu ! me faudra-t-il donc renoncer à la vie, quand j'y suis si heureuse, quand j'y suis tant aimée !

A onze heures, arrivèrent M. et M^{me} de Kermaël avec leurs enfants, puis plusieurs familles des environs, et enfin le curé, suivi d'Armèle et de Lucien.

— Je suis bien heureux de pouvoir fêter une

fois encore l'anniversaire de votre naissance, ma bonne Blanche, dit M. de Ligny.

— Hélas ! répliqua-t-elle, c'est peut-être le dernier qui sera célébré, monsieur le curé.

— Blanche !

— Que voulez-vous ? monsieur le curé, j'ai toujours cru que ma vie serait courte, et plus que jamais je le crois.

— Blanche, Dieu seul connaît l'avenir et peut dire ce qui vous arrivera. Jouissez donc du présent et ne vous tourmentez pas ainsi, ma chère enfant, et surtout n'attristez pas nos cœurs, comme vous le faites sans pitié.

— Je me tais, monsieur. D'ailleurs, voici ma mère.... Pauvre mère ! elle espère toujours.... Oh ! ne la désabusons pas.

— Blanche, vous vous trompez vous-même sur votre état, j'en suis certain.

La jeune fille ne répondit pas. La comtesse vint se placer entre elle et le prêtre.

On passa dans la salle à manger. M^{lle} de la

Rochegeyon s'efforça d'être gaie et joyeuse ; M. de Ligny l'en remercia du regard.

Après le repas, toute la société se dispersa dans les jardins. Blanche se promenait entre Marguerite et Jeanne. Pendant que cette dernière s'occupait à cueillir quelques fleurs, ses deux compagnes s'enfoncèrent dans une allée touffue , et Jeanne, ayant terminé son bouquet, prit, pour rejoindre ses amies qu'elle ne voyait plus, le premier sentier venu. Il la conduisit à une charmille d'où sortait un bruit de voix qu'elle ne tarda pas à distinguer clairement et qui lui révélèrent dans ce lieu la présence de Marguerite et de Blanche.

— Te trouves-tu mieux, chère Blanche ? demandait Marguerite ; veux-tu que nous retournions au château ?

— Non, pas encore. Il fait si bon ici !

— Mais que dira Jeanne ? Un peu de courage, Blanche, viens.

La jeune fille se leva, puis retomba aussitôt sur le banc où Marguerite était encore assise.

— Blanche, Blanche, qu'as-tu ?

— Ne t'inquiète pas, Marguerite.... Il me prend souvent comme cela de ces faiblesses.... Ce n'est rien, je t'assure.

— Tu n'en parles pas à ta mère ?

— Y penses-tu ? Ma pauvre mère qui s'inquiète si facilement !...

— A ta tante Isabelle ? à Jeanne ?

— Pourquoi veux-tu que je les afflige, elles qui m'aiment tant ?

— Ainsi, tu n'es pas rétablie, ma bonne Blanche ? Et la provision de santé que tu disais avoir rapportée d'Italie est déjà épuisée ?

— Je n'ai jamais cessé de souffrir, Marguerite ; pendant deux ans j'ai été, sinon forte, du moins assez bien portante ; mais, je le sens, mes souffrances reviennent et mes forces diminuent de plus en plus.

— Blanche, tu me fends le cœur, s'écria Marguerite les larmes aux yeux.

— Tu pleures, Marguerite, et pourquoi ? Mes craintes ne sont pas fondées peut-être.

— Chère Blanche, tu es changée, je le vois : ta pâleur, tes yeux cernés, cette toux qui brise ta poitrine....

— Oui, le jour n'est pas bien éloigné, peut-être, où je quitterai cette terre sur laquelle je pourrais voir encore de beaux jours, sur laquelle j'ai été si heureuse et tant aimée ! Ma pauvre mère, quelle douleur pour elle ! Tu l'as entendue mille fois faire sur mon avenir les plus doux projets. Pauvre mère !... Enfin Raoul lui restera, et Jeanne sera sa fille.... Mais Jeanne est protestante ! Longtemps je m'étais flattée de la ramener à la foi de ses pères ; tous mes efforts ont échoué jusqu'ici. Ah ! Dieu m'est témoin que je ferais bien le sacrifice de ma vie pour la conversion de ma cousine. Qu'il me rappelle à lui, mais qu'il touche le cœur de Jeanne et lui inspire le désir de se faire catholique !

Marguerite de Kermaël pleurait toujours à chaudes larmes.

— Que tu es enfant ! dit Blanche en l'embrassant. Pourquoi te faire tant de peine, chère petite ?

Je t'en prie, Marguerite, ne pleure plus, tes larmes me font mal.

— Dis-moi donc que tu n'as voulu que m'effrayer et que tu n'es pas aussi malade que tu le dis.

— Je ne puis pourtant pas faire un mensonge. Mais, tu sais, Marguerite, Dieu est si bon, que peut-être voudra-t-il bien me laisser à ma mère.

Marguerite essuya ses larmes et essaya de sourire à Blanche, qui la regardait avec une indicible tendresse.

— Tu le vois, je suis bien maintenant, reprit M^{lle} de la Rochegoyon en se levant. Donne-moi ton bras, Marguerite, je marcherai facilement. Lion, viens, mon beau chien, ajouta-t-elle en se tournant vers le terre-neuve, qui la suivait toujours.

Comme elles allaient rentrer au château, elles rencontrèrent Jeanne, qui, toute pâle, venait au-devant d'elles.

Jeanne avait entendu la conversation des deux amies. Vivement affectée, elle avait pris sur elle

pour ne pas trahir, par un geste de surprise et de douleur, sa présence derrière la charmille, et elle était revenue au château, se proposant bien d'apprendre plus tard à sa cousine qu'elle avait entendu sa confidence à Marguerite. Ni l'une ni l'autre de ces deux fidèles amies ne purent être gaies de la journée; les paroles de Blanche bruisaient toujours péniblement à leurs oreilles et leur enlevaient toute jouissance.

VI.

UNE VISITE AU PRESBYTÈRE.

Depuis la fête de son anniversaire, M^{lle} de la Rochegoyon n'avait jamais reparlé de ses souffrances à Marguerite. Jeanne lui avait dit qu'elle avait surpris sa confidence de la charmille; depuis, il n'en avait plus été question. Pourtant

Blanche sentait ses forces diminuer de plus en plus.

Par une belle après-dînée, les trois amies prirent le chemin de Marnier, suivies, comme toujours, du fidèle Lion. Elles voulaient faire une petite visite au bon curé, que Blanche n'avait pas vu depuis longtemps.

Les jeunes filles devaient passer devant le cimetière pour se rendre à la cure, quand des chants qui retentirent non loin leur annoncèrent la venue d'un corps conduit à sa dernière demeure. La croix d'argent parut au détour d'une haie, puis on vit le vénérable pasteur, et derrière lui une troupe de jeunes filles qui portaient un cercueil orné d'une couronne de roses blanches.

Marguerite et Blanche s'agenouillèrent au bord du chemin, afin de prier pour celle qui n'était plus. Jeanne resta debout.

— Voyez-vous, dit Blanche en se relevant, c'est ainsi que je veux être menée à ma dernière demeure.

Marguerite et Jeanne fondirent en larmes.

— Oh! Blanche, tu es bien cruelle! s'écria Marguerite.

— Blanche, pourquoi nous parler ainsi? ajouta Jeanne en mouillant de pleurs les mains amaigris de sa cousine.

— Pardon, pardon, mes bonnes amies; je vous afflige, car vous m'aimez tant!... Mais....

— Tais-toi, interrompit Jeanne. Marguerite, joins-toi donc à moi pour lui dire qu'elle se trompe, qu'elle a encore de longs et beaux jours à passer sur la terre.

Les trois amies se dirigèrent vers le presbytère. Ce fut Lucien qui vint leur ouvrir. Blanche entra gaîment.

— Tiens, Lucien, dit-elle en lui tendant un petit paquet, je ne t'oublie pas, tu vois.

— Oh! vous êtes toujours si bonne, mam'selle Blanche.

— Vous arrivez dans un mauvais moment, mesdemoiselles, cria Armèle en montrant sa tête à la porte de la cuisine; monsieur n'est pas là.

— Il ne tardera pas, ma bonne, répliqua Blanche; car nous venons de le voir près de terminer la cérémonie pour laquelle il s'est absenté.

— Entrez donc au salon, mesdemoiselles. Eh bien! Lucien, ouvres-tu la porte?

— Nous resterons ici de préférence, dit encore Blanche; il fait si beau!

Les jeunes filles allèrent toutes trois s'asseoir sous le joli berceau de chèvrefeuille et de élémaitite. Lion quitta sa maîtresse et vint rôder autour de Lucien. Le gourmand animal était attiré par l'odeur d'une appétissante soupe aux choux que l'enfant se mettait en devoir d'avalier.

Pendant un instant, Lion se contenta de regarder le gamin d'un air suppliant, dont Lucien ne tint pas compte. Bientôt le chien, las d'attendre en vain, mit son énorme patte sur les genoux de l'enfant, qui, sans cesser de manger, lui dit :

— A bas les pattes, Lion!

Mais Lion, loin d'obéir, donna un si vigoureux coup dans le plat que Lucien tenait sur ses ge-

noux, que le plat et la soupe roulèrent sur le sable de l'allée. Les jeunes filles, qui n'avaient rien perdu de cette scène, éclatèrent de rire, tandis que l'infortuné Lucien pleurait à chaudes larmes.

— Ma soupe! ma soupe! répétait-il à travers ses sanglots.

Puis il se mit à cribler de coups de pied le pauvre terre-neuve. Lion grogna d'abord, tout en continuant son repas; mais, ennuyé de sentir les gros clous des souliers de Lucien lui caresser les côtes, il se retourna subitement, et, happant le petit garçon à la jambe, il emporta un énorme morceau de sa culotte. Il ne s'en fût pas tenu là sans doute, si la voix de sa maîtresse ne fût venue arrêter son élan hostile. Il revint l'oreille basse vers Blanche, qui le gronda bien fort, tout en riant de la mésaventure de Lucien.

— En vérité, dit-elle ensuite, j'ai tant ri, que je n'en peux plus.

— Eh bien! cria une voix glapissante, qu'est-ce donc que cela? Où as-tu été pour te mettre dans un pareil état, mauvais sujet?

— C'est le chien, répondit Lucien en pleurant de plus belle.

— Ah ! c'est le chien ! reprit demoiselle Armèle en arrivant sur le lieu du sinistre ; et pourquoi joues-tu avec lui, mauvais chenapan ? Bon ! v'là-t-il pas mon plat cassé à présent ! Tu me le paieras, pour sûr, ajouta-t-elle en lui montrant le poing.

— Eh bien ! reprit l'enfant, ce n'est pas moi, puisque c'est Lion.

— Lion ! Lion ! Ça n'est jamais toi qui fais le mal. Si tu n'étais pas toujours à agacer le chien de M^{lle} Blanche, il te laisserait tranquille. Va, tu ne seras jamais qu'un vilain pas grand'chose. Allons, trotte devant moi ; va quitter ce pantalon, et tâche d'en venir mettre un autre sous les dents de Lion.

Lucien, fort content d'en être quitte à si bon marché, rentra au plus vite. Armèle revint à la cuisine. Les jeunes filles riaient encore sous la tonnelle quand le curé parut. Toutes trois coururent à lui.

— Bonjour, mesdemoiselles ! dit le respectable prêtre. Quelle bonne inspiration vous avez eue de venir me voir ! Eh bien ! qu'avez-vous donc, Blanche ? ajouta-t-il en voyant la jeune fille pâlir et s'appuyer contre un arbre.

— Oh ! monsieur le curé, j'ai tant ri tout à l'heure, que....

Elle ne put achever ; elle tomba à demi privée de sentiment entre les bras de Jeanne, qui s'était avancée pour la soutenir.

On entraîna la pauvre Blanche dans le salon, on la déposa sur une bergère, et on lui prodigua de tendres secours. En revenant à elle, la jeune fille put voir une douloureuse inquiétude peinte sur les traits du prêtre et de ses deux amis.

— Je me trouve mieux, dit-elle.

Jeanne et Marguerite l'accablèrent de caresses, et son fidèle Lion lui lécha les mains.

Blanche s'opposa à ce qu'on allât chercher la voiture, parce qu'elle ne voulait pas inquiéter sa mère. Elle prit le bras de chacune de ses compagnes et fit la route à pied.

Dans la soirée, la fièvre s'empara d'elle, et la comtesse retrouva toutes ses craintes en voyant sa fille forcée de se mettre au lit. Blanche essaya vainement de la rassurer.

— Je suis désespérée, dit le lendemain Jeanne à Marguerite, qui venait faire à Blanche sa visite habituelle. Je commence à craindre que les pressentiments de notre amie ne soient fondés.

— Jeanne, ne parle pas ainsi, je t'en conjure. Si nous venions à perdre notre Blanche, je ne m'en consolerais jamais.

Ce ne fut qu'au bout d'un mois que M^{lle} de la Rochegoyon put sortir de sa chambre et faire quelques petites promenades aux environs du château.

— Dieu a exaucé les prières que nous lui avons adressées pour notre amie, disait Marguerite à Jeanne; je crois que maintenant nous n'avons plus rien à craindre.

— Je le voudrais, Marguerite; mais, hélas! je tremble.

VII.

UN ANGE AU CIEL.

C'était encore la fête de Blanche. Elle allait avoir dix-huit ans. Comme les années précédentes, de nombreux invités étaient venus joindre leurs vœux à ceux de la famille de la Rochegoyon.

Toutes les compagnes de Blanche étaient réunies dans sa chambre au nombre de huit ; — nous ne comptons ni Jeanne, ni Marguerite ; celles-ci étaient plutôt des sœurs que des compagnes. —

M^{lle} de la Rochegoyon, assise dans un vaste fauteuil, son chien à ses pieds, s'amusa à leur distribuer de petits cadeaux en échange de ceux qu'elle en avait reçus.

— Ah ! mesdemoiselles, qui sait..., dit-elle, lorsqu'elle se fut débarrassée de la dernière ba-

gabelle, qui sait si ce n'est pas la dernière fois que nous échangeons ces petits souvenirs?...

— Chut ! fit Jeanne en posant sa main sur la bouche de sa cousine ; n'auras-tu donc jamais que de tristes pensées à nous faire partager ?

— Hélas ! ma pauvre Jeanne, c'est bien malgré moi, je t'assure. Ne vois-tu pas que chaque jour mes forces diminuent ? Voyez, mesdemoiselles, je ne puis même plus courir avec vous, je ne puis que vous suivre de loin, grâce aux roulettes de mon fauteuil.

— Tes forces reviendront, chère Blanche ; bientôt nous reprendrons nos bonnes parties, nos longues promenades. Quel bonheur !

Un triste sourire effleura les lèvres de Blanche.

— Non, non, dit-elle, je ne sortirai plus désormais. Vous souvient-il, Jeanne et Marguerite, de notre dernière promenade ? Nous allâmes jusqu'à la croix dorée que ma grand'mère a fait élever sur le bord du ruisseau, pour remercier Dieu de ce qu'il avait suscité un sauveur à son fils qui allait se noyer. Ne vous ai-je pas dit alors que ce

serait ma dernière sortie et que je ne reverrais plus cette jolie croix ? Mais j'ai formé un désir : c'est qu'il en soit placé une semblable sur ma tombe ; ce sera un souvenir de ma bonne grand-mère, ajouta-t-elle en souriant.

— Blanche, tu veax donc absolument changer ce jour de fête en un jour de tristesse ?

— Non, non, mes bonnes amies, je serai gaie, je serai joyeuse.

Toute la famille de la Rochegoyon vint embrasser la jeune fille et lui souhaiter une guérison complète ; puis l'on roula son fauteuil dans la salle à manger. Vers le milieu du repas, Blanche, qui touchait à peine aux mets qu'on mettait devant elle, se pencha à l'oreille de sa cousine.

— Jeanne, reconduis-moi à ma chambre, je t'en prie, je me sens fatiguée.

Jeanne se leva.

— Qu'est-ce donc, mon enfant ? demanda la comtesse.

— Ma bonne maman, ne vous inquiétez pas ; je me sens un peu fatiguée, et j'ai prié Jeanne de

me ramener dans ma chambre. Ne vous dérangez pas, je reviendrai quand je serai mieux.

Quoi que pût dire sa fille, M^{me} de la Rochegoyon se leva et l'accompagna dans sa chambre avec Jeanne et Marguerite. Blanche se sentit bientôt plus mal. On fut obligé de la mettre au lit.

— Je t'en prie, dit Jeanne à M^{lle} de Kermaël, cours dire à Victor d'aller chercher M. Marand ; car je crois Blanche bien malade.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria douloureusement Marguerite, nous faudra-t-il donc la perdre pour toujours !

— Non, répondit Jeanne, nous la reverrons au ciel.

Les deux amies échangèrent un serrement de main et un sourire d'espoir.

Marguerite de Kermaël sortit, et, après avoir donné un libre cours à ses larmes, elle alla s'acquitter de la commission dont l'avait chargée Jeanne.

La nouvelle de l'état plus grave de Blanche se

répandit bientôt dans toute la maison et attrista tous les cœurs,

— Ma bonne Jeanne, dit la jeune malade à sa cousine, qui s'était assise au chevet de son lit, va prier M. le curé, qui est resté au salon, de venir près de moi ; je me sens bien mal.

Jeanne sortit et ne tarda pas à rentrer, suivie du prêtre.

— Eh bien ! ma pauvre Blanche, vous vous sentez donc tout à fait fatiguée ?

— Monsieur le curé, ma dernière heure est proche ; préparez-moi.

— Eh quoi ! ma Blanche, tu veux m'abandonner ! cria la comtesse en entourant de ses bras la blonde tête de sa fille. Oh ! monsieur le curé, Dieu m'a déjà pris quatre anges, il me laissera ma dernière consolation, mon seul bonheur.

— Calmez-vous, madame ; l'état de notre Blanche n'est pas désespéré ; mais vous êtes chrétienne, madame la comtesse, et le premier devoir d'un chrétien, c'est de se soumettre aux décrets du ciel.

— Oh ! si Dieu m'enlève ma fille, il me fera la grâce de me rappeler à lui, il ne me laissera pas seule sur la terre.

— Ma mère, Raoul vous restera : Jeanne sera votre fille, et moi, là-haut, je prierai pour vous. Puis, vous le savez bien, notre séparation ne sera pas éternelle ; et, quand nous nous retrouverons, ce sera pour jouir en Dieu d'un bonheur parfait. Consolez-vous, ma bonne mère ; laissez-moi mourir avec la pensée que vous êtes résignée au sacrifice que le Seigneur vous demande.

Après avoir tendrement embrassé sa mère, Blanche pria qu'on la laissât seule avec le pasteur. Quand celui-ci quitta la chambre de la jeune malade, la comtesse y revint avec sa sœur, son fils, alors sur le point de partir pour une longue expédition lointaine, et les amies de Blanche.

On annonça M. Marand, le médecin de Marnier, que la comtesse amena près du lit de sa fille et dont elle attendit avec anxiété le jugement.

— N'est-ce pas, monsieur, qu'elle n'est pas en danger, ma Blanche ? n'est-ce pas qu'elle a

encore de belles et longues années à vivre?

— Espérons, répliqua simplement le médecin.

Après avoir prescrit quelques potions et promis de revenir, M. Marand se retira. Jeanne de Bellegarde s'élança sur ses pas et l'arrêta.

— Oh! de grâce, monsieur, s'écria-t-elle, dites-moi ce que vous pensez de l'état de ma cousine.

— Hélas! mademoiselle, je pense que la pauvre enfant ne passera pas la nuit.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Préparez votre tante, mademoiselle Jeanne; car tous les secours de mon art sont impuissants désormais; un miracle seul pourrait sauver sa fille.

— Quel malheur, docteur, quel affreux malheur pour nous tous! Oh! ma tante en mourra.

— Mademoiselle, dit le médecin en saisissant avec force le bras de la jeune fille, j'avais trois enfants qui faisaient ma joie, ma consolation, trois enfants devant lesquels s'ouvrait un immense avenir. Eh bien! un même jour les a vus périr dans

un affreux incendie qui a failli dévorer tout le village. D'eux, il ne me reste plus qu'un déchirant souvenir, et pourtant je vis encore !

En achevant ces mots, le docteur salua M^{lle} de Bellegarde et sortit en étouffant un sanglot. Jeanne revint dans la chambre de sa cousine, qui s'affaiblissait de plus en plus.

Bientôt M. de Ligny entra, portant le saint viatique. Il administra la jeune mourante, dont la ferveur et la résignation étaient touchantes.

— Jeanne, ma bien-aimée Jeanne, dit-elle tout bas à sa cousine, qui pleurait silencieusement à son chevet, sois la fille de ma mère, fais-lui oublier que je ne suis plus là.... Ne pleure pas, ma Jeanne.... Hélas ! je n'ose te dire : « Nous nous reverrons. »

— Tu le peux pourtant, chère Blanche ; car, voulant te ménager une surprise pour le jour de ta fête, je ne t'ai point parlé de ma conversion, que M. le curé et Marguerite connaissent seuls. Nous sommes véritablement sœurs maintenant, j'ai été baptisée hier.

— Oh! merci, merci, mon Dieu! dit Blanche en joignant les mains; puisque vous m'avez exaucée, je mourrai heureuse.

La jeune fille fit approcher les personnes présentes et leur adressa un dernier adieu à chacune en particulier.

— Marguerite, dit-elle à son amie, qui sanglotait à son chevet, j'apprends que Jeanne est tout à fait des nôtres, j'en suis bien joyeuse; continuez à vous aimer comme par le passé, et parlez quelquefois de votre amie Blanche, qui ne vous oubliera pas dans la céleste patrie, où elle va vous attendre. Chère tante Isabelle, consolez ma pauvre mère, ne la quittez jamais. Mon bon Raoul, pense toujours à ta petite sœur, qui veillera sur toi du haut des cieux et priera Dieu de te protéger dans tes périlleux voyages. Souvenez-vous de votre Blanche, qui vous a causé tant d'ennuis parfois, ajouta-t-elle en s'adressant à Mathilde, mais qui vous aime bien sincèrement. Monsieur le curé, mon excellent ami, consolez-les tous, ma mère surtout, ma pauvre mère!... Oh! pour-

quoi pleurez-vous, ma mère chérie? continuait-elle d'une voix de plus en plus éteinte. Ne nous reverrons-nous pas? Je suis bien jeune, il est vrai, pour mourir, et beaucoup me plaindront; mais moi, je trouve mon sort digne d'envie. Ne vais-je pas jouir du bonheur que Dieu réserve à ses élus? Loin d'accuser le ciel, bénissez-le, ma mère, et résignez-vous à ses arrêts, comme vous l'avez fait jusqu'ici.

— Blanche, ma pauvre Blanche, je ne puis croire encore que tu vas m'être enlevée.

— Pourtant, je le sens bien, reprit la jeune fille en se tournant vers Jeanne; je n'ai plus que quelques instants à vivre. Emmène ma mère, mon amie; son désespoir me fait mal.

On essaya d'entraîner la comtesse, mais elle s'attacha au lit de sa fille, voulant jouir de sa vue jusqu'au dernier instant.

L'heure fatale allait sonner. La mort étendait ses voiles funèbres sur la douce jeune fille, et l'ange gardien de Blanche allait l'emporter aux pieds du trône de Dieu.

M^{lle} de la Rochegoyon voulut que l'on récitât les prières des agonisants. Avant même qu'elles fussent achevées, elle se sentit mourir, et, adressant un dernier et rapide adieu à tous ceux qu'elle aimait et à qui sa mort allait donner un coup si terrible, elle posa la main de sa mère sur son front déjà glacé, et expira.

VIII.

JEANNE.

Le lendemain, huit jeunes filles, vêtues de blanc, portaient à leur dernière demeure les dépouilles mortelles de Blanche de la Rochegoyon.

C'étaient les compagnes qui avaient été témoins de sa fin si édifiante.

Le bon curé ne put s'empêcher de verser d'abondantes larmes, quand il vit se refermer pour toujours la pierre sépulcrale sur cet ange dont la vie

n'avait été qu'une longue suite de piété, de vertus et de bonnes œuvres. Non loin sanglotaient plusieurs femmes vêtues de deuil, et un jeune homme pâle, défait, donnait toutes les marques d'une violente douleur. C'étaient Isabelle et sa nièce, Mathilde, Marguerite et Raoul. Le bon prêtre fit taire son propre chagrin pour offrir ses consolations aux pauvres affligés.

Pendant trois mois on craignit pour les jours de la comtesse. Ce ne fut qu'à force de soins, et la nature aidant, qu'on put la rappeler à la santé.

Aussitôt qu'elle put sortir, elle se dirigea vers le caveau de la famille, et, s'agenouillant près de la tombe en marbre blanc où était gravé le nom de Blanche, elle pria et pleura amèrement.

— Oh! ma fille, ma Blanche chérie, tu n'es plus! s'écria-t-elle avec un accent déchirant. Je te parle, et tu ne peux me répondre... Chère enfant! je ne te verrai plus!... Sans toi, combien la vie me paraît amère! N'y suis-je pas seule désormais? Raoul m'a abandonnée pour suivre sa carrière. Je pourrais presque dire : Je n'ai plus d'enfants!

— Et moi ? murmura une douce voix derrière la pauvre mère.

La comtesse se retourna vivement.

— Jeanne ! dit-elle.

— Oui, Jeanne qui, comme vous, a tout perdu. Elle avait un père, une mère, ils ne sont plus.

— Chère enfant, je les remplacerai près de toi, je l'ai promis.

— Et moi, j'ai promis d'être votre fille, s'écria Jeanne en se jetant dans les bras de sa tante, qui l'embrassa avec effusion.

— Jeanne, nous parlerons d'elle et nous prions ensemble.... Mais, j'oublie....

— Ma tante, votre religion est la mienne, je suis catholique.

— O mon Dieu ! recevez ma reconnaissance ! s'écria M^{me} de la Rochegoyon en tombant de nouveau à genoux. Que Blanche aurait été heureuse, si....

— Elle l'a su, ma tante. C'est la veille du jour où nous l'avons perdue que j'ai reçu le baptême. C'est Marguerite qui m'a instruite des vérités de

notre divine religion; mais c'est aux prières, aux exhortations, à l'exemple surtout de Blanche, qu'est due ma conversion.

— Cette nouvelle est bien douce à mon cœur, mon enfant, et maintenant tu es bien réellement ma fille. Mets-toi donc à genoux près de moi et prions pour celle qui n'est plus.

— Elle n'a pas besoin de nos prières, peut-être, elle était si pieuse et si bonne! Mais elle m'a appris à prier pour les morts, et je trouve aujourd'hui que c'est une consolation bien douce. Hélas! quand je la voyais, pleine de vie et de jeunesse, s'agenouiller sur la tombe de mon pauvre père, j'étais loin de penser que bientôt je viendrais m'incliner sur la sienne! Pauvre et chère Blanche!

— C'est le cinquième ange que Dieu m'enlève, Oh! Jeanne, Jeanne, qu'il faut du courage à une mère pour bénir la main qui la frappe si cruellement dans ce qu'elle a de plus cher!

— Chère tante, vos enfants nous voient et ils nous sourient du haut des cieux, où ils nous

gardent des places à leurs côtés. Prions pour eux, tandis qu'ils prient pour nous.

Quand elles eurent achevé leur prière, les deux dames revinrent au château.

— Quel est donc le monument que j'aperçois là-bas? demanda M^{me} de la Rohegoyon en traversant la grande cour qui précédait la chapelle du manoir.

— C'est la demeure d'un fidèle ami, répondit Jeanne. C'est mon cousin qui a fait élever, avant son départ, ce petit édifice au brave Lion.

— Lion! oh! le fidèle animal! dit la comtesse en essuyant une larme.

— Lion est mort trois jours après notre bien-aimée Blanche.

— Brave et bon chien, il n'a pu survivre à sa petite maîtresse!

En effet, le terre-neuve, après avoir vainement cherché la jeune fille, était devenu triste. Il allait d'une chambre dans l'autre, l'œil morne et faisant entendre des gémissements plaintifs; il refusait toute espèce de nourriture. Souvent il venait

gratter à la porte du caveau funéraire ; car il avait suivi de loin le convoi funèbre de sa maîtresse, malgré tous les efforts des assistants pour le retenir. Un jour, ayant trouvé la porte du lieu mortuaire ouverte, il y entra, et on le trouva mort sur la tombe de Blanche.

Ce fut à qui redoublerait d'attentions, de soins et d'affection auprès de la comtesse pour adoucir sa douleur, aussi vive que le premier jour de la déchirante séparation. Le bon curé venait souvent apporter au manoir ses consolantes paroles.

Jeanne et Marguerite continuaient à se voir comme par le passé ; seulement leur gaîté avait disparu. Partout une place vide venait s'offrir à leurs yeux ; partout elles revoyaient l'image chérie de Blanche, et leur cœur se serrait péniblement à la pensée que leur compagne ne viendrait plus, comme autrefois, se mettre de moitié dans leurs plaisirs, dans leurs occupations, dans leurs bonnes œuvres.

Mathilde de Serneuil fut, elle aussi, visitée par l'adversité. Son vieil oncle mourut, la laissant

seule au monde. Mais la comtesse, qui la regardait depuis longtemps comme un membre de sa famille, ne voulut point consentir à ce qu'elle quittât le château.

Deux ans après, Raoul de la Rochegoyon, au retour d'une brillante mais périlleuse expédition qui lui valut la croix d'honneur, épousait Jeanne de Bellegarde, qui ne quitta jamais sa mère adoptive; car elle avait promis à Blanche de la remplacer près de cette mère si éprouvée, et elle voulait tenir parole.

N'ATTENDEZ PAS AU LENDEMAIN.

I.

Elise Darville, grande enfant de quinze à seize ans, travaillait dans un élégant petit salon, où sa mère vint la trouver.

— Eh bien! ma fille, ne penses-tu pas qu'il serait temps enfin d'aller rendre visite à ta grand'-tante ?

La jeune fille fit une petite moue de mauvaise humeur.

— Pas aujourd'hui, maman, je vous en prie.

— Mais, ma chère Elise, que pensera M^{me} Bertin ? Elle se fâchera, et elle aura raison. Voici plus de six mois que nous remettons cette visite, qui lui est bien due pourtant.

— Oh ! maman, ma tante est si ennuyeuse !

— Ta tante a eu beaucoup de chagrins, mon enfant, elle est triste, morose ; mais c'est une femme essentiellement bonne et estimable, que pour rien au monde je ne voudrais blesser.

— Allons, maman, demain nous irons la voir, je vous le promets.

— Tu remets toujours au lendemain, Elise. Quelle mauvaise habitude tu as là, mon enfant ! Tu connais le proverbe ?...

— Oui, oui, maman. Mais si vous saviez comme je tiens à finir ces manchettes que je destine à Juliette, vous ne me feriez pas perdre une minute.

— Pour aujourd'hui encore, je te laisse libre ; mais demain rien ne nous retiendra.

— Demain, mes manchettes seront achevées,

maman, et je ferai tout ce que vous voudrez.

Elise travailla tant, qu'elle acheva effectivement les manchettes qu'elle voulait offrir à sa plus intime amie, M^{lle} Juliette Germeuil.

La jeune fille comptait bien aller le lendemain chez sa grand'tante ; mais Juliette vint passer la journée avec son amie, et la visite fut remise à un autre jour. Il va sans dire que M^{lle} Darville fut charmée d'un contre-temps qui retardait encore ce qu'elle appelait sa *corvée*.

Enfin, Elise sut si adroitement s'y prendre, qu'un mois s'écoula encore avant qu'elle et sa mère allassent chez la vieille tante. Celle-ci accueillit assez mal M^{me} Darville et sa fille, qui comprirent facilement que leur tante avait été froissée du peu d'empressement qu'elles avaient mis à la visiter.

Quand elles eurent quitté M^{me} Bertin, la mère d'Elise adressa à celle-ci de durs reproches, auxquels la folle jeune fille fut assez peu sensible : le mécontentement de la vieille dame ne la tourmentait pas du tout.

M^{me} Bertin, tante de M. Darville, avait éprouvé de grands malheurs. Jeune encore, elle avait perdu son mari, puis successivement quatre enfants. Il ne lui resta bientôt plus d'autres parents que M^{me} Darville et Elise ; car il y avait beaucoup d'années que le père de cette dernière avait succombé à une affection de poitrine. C'est pourquoi la jeune fille, dont la santé paraissait faible et délicate, avait été gâtée outre mesure par sa mère, qui défendait qu'on la contrariât en quoi que ce fût.

Elise n'avait jamais connu la peine. Trop jeune à la mort de son père pour comprendre l'étendue de la perte qu'elle faisait, elle n'avait pas tardé à oublier cet affreux malheur. Elle vivait heureuse au sein de l'abondance et du luxe, sans regret du passé, sans souci de l'avenir.

M^{me} Darville, ne voulant pas se séparer de sa fille, s'était elle-même chargée de son instruction. Mais c'était une rude tâche. Elise avait contracté la funeste habitude de toujours remettre ce qu'elle

avait à faire à un autre moment ; tout son temps se passait ainsi.

M^{me} Darville eut beaucoup de peine à décider Élise à retourner chez sa grand'tante, qui la trouva si maussade, qu'elle ne put s'empêcher d'en dire quelques mots. La bonne mère, désolée, fit de vives remontrances à sa fille sur son peu d'amabilité vis-à-vis de la vieille dame. Élise, au lieu de témoigner quelques regrets de sa conduite, déclara qu'elle ne remettrait jamais les pieds chez sa tante. En effet, elle ne voulut point y retourner; et M^{me} Bertin, blessée, fit fermer sa porte à M^{me} Darville, lorsque celle-ci s'y présenta à diverses reprises.

La vieille tante, ne pouvant s'habituer à sa triste solitude, adopta une orpheline qu'elle institua son héritière.

— Vois, Élise, dit M^{me} Darville à sa fille, ce que nous ont valu tes négligences. Tu as froissé une femme que ton père aimait à l'égal de sa mère; tu l'as obligée à nous préférer une étrangère. Certes, ce ne sont pas ses richesses que je

regrette, mais son affection, qui m'était chère.

Élise ne répondit rien; mais, au fond du cœur, elle était très-enchantée d'être enfin débarrassée de ses *corvées*.

La seule personne qu'Élise aimât véritablement, après sa mère, c'était Juliette Germeuil. Celle-ci était bien la plus charmante jeune fille qui pût se rencontrer. Bonne, pieuse, charitable et sensible, aimable et enjouée, on la citait partout et on la donnait sans cesse comme modèle aux autres jeunes filles.

Élise reconnaissait volontiers les belles qualités de sa compagne, mais ne se sentait pas la force de travailler à les acquérir.

Les deux jeunes filles, qui s'aimaient sincèrement et se voyaient tous les jours, ne tardèrent pas à être séparées. Ce fut de part et d'autre un grand chagrin.

M^{me} Germeuil perdit son mari, et avec lui toutes les ressources de son existence. Un vieil oncle qu'elle avait à Paris lui écrivit pour la supplier de venir habiter sa maison et égayer sa

solitude. La veuve se décida à céder aux instances du vieillard et alla se fixer à Paris.

Juliette écrivit souvent à son amie. Élise lui répondit d'abord assez régulièrement; mais bientôt elle se relâcha et remit tous les jours à répondre aux lettres affectueuses de sa compagne d'enfance.

— Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui, disait-elle, je le ferai demain.

Le lendemain passait comme la veille sans apporter à la bonne Juliette des nouvelles de la négligente Élise, qui resta quelquefois trois à quatre mois sans lui donner signe de vie.

Bientôt Élise mit encore plus d'intervalle entre chaque lettre, puis cessa tout à fait d'écrire à son amie.

M^{lle} Germeuil se crut oubliée, et, vivement froissée, elle garda, comme Élise, un entier silence.

Dès lors, les deux jeunes filles vécurent sans entendre parler l'une de l'autre. Les liens de l'amitié si vraie qui les avaient unies jusqu'à ce

jour furent rompus par la coupable négligence de l'une d'elles.

Combien elle devait la maudire plus tard, cette fatale négligence qu'elle apportait à remplir ses devoirs même les plus doux ! Quels remords déchirants elle devait laisser dans son cœur !

II.

— Comme vous êtes changée, ma chère ! disait, par une froide matinée du mois d'octobre, une jeune femme fraîche et bien portante à une autre femme pâle et vêtue de deuil ; vous souffrez, n'est-ce pas ?

— Je souffre, mais ce n'est pas d'un mal physique.

— Vous m'effrayez, Élise ; qu'avez-vous donc ?

— Je m'ennuie, Pauline.

— Pauvre amie ! je vous plains. L'ennui est la pire des maladies de l'âme.

— Songez à ma triste position, Pauline. A vingt-deux ans, je suis complètement seule au monde. Il y a quatre ans que j'ai perdu la meilleure des mères, deux ans que je suis veuve, après quelques années de mariage.

— C'est vrai, Élise, l'adversité ne vous a pas ménagée.

— Êtes-vous heureuse, vous, Pauline ?

— Moi heureuse ! ah ! pauvre Élise !... Comme vous je suis seule au monde ; j'ai perdu mes parents dès ma plus tendre jeunesse ; je suis veuve, je n'ai plus d'enfant. Dieu m'avait donné deux enfants, il lui a plu de me les retirer : que son saint nom soit béni !

— Pourtant, vous paraissez toujours joyeuse et contente.

— Je ne suis que résignée. Souvent le courage me manque, je suis près de succomber sous le poids de mes peines ; mais un regard jeté vers le ciel ranime mes forces et me rend l'espérance.

Élise était pensive.

— C'est ainsi que me parlait ma mère, dit-elle ; mais je n'ai jamais voulu écouter ses sages et affectueux conseils.

— Voulez-vous me permettre de vous en donner un, Élise ?

— Parlez, chère Pauline.

— Priez Dieu et soignez les pauvres, votre ennui se dissipera.

— C'est peut-être vrai ce que vous me dites ; j'essaierai.

— Vous êtes riche, vous n'avez pas d'enfants ; prenez soin des pauvres, faites cesser leur infortune, et le bonheur que vous répandrez autour de vous vous rendra heureuse.

— Allons, voilà, je crois, un bon conseil ; je vous en suis reconnaissante.

— Tenez, j'ai justement à visiter une pauvre femme bien malheureuse. Voulez-vous m'accompagner chez elle ?

— Maintenant, Pauline ? Oh ! non, ce n'est pas possible. Mais donnez-moi son adresse, j'irai

dans la journée lui porter quelques secours.

— Vous me le promettez ?

— Sans doute.

— Alors, je vais me reposer sur vous. Je suis forcée de m'absenter pendant plusieurs jours ; ce me sera une grande consolation que de savoir cette infortunée livrée à vos bons soins.

— Je vous le répète, Pauline, vous pouvez être tranquille sur le sort de votre protégée.

— Merci, Élise, et adieu, reprit Pauline en tendant la main à son amie. Voici l'adresse de mon indigente, ajouta-t-elle en présentant à Élise une feuille de papier sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Julie Gerbaut, rue....*

Élise Darville, car vous l'avez reconnue, était venue habiter Paris, lors de son mariage avec un jeune homme plein d'excellentes qualités, qui n'eût pas manqué de la rendre heureuse, si Dieu n'eût enlevé presque subitement à sa famille désolée cet homme de bien, dont le bonheur était de faire des heureux autour de lui.

Dès son arrivée à Paris, M^{me} de Verne avait

cherché son ancienne compagne, Juliette Germeuil, qu'elle aimait toujours, malgré la singulière conduite qu'elle avait tenue à l'égard de cette jeune fille. Celle-ci n'habitait plus la maison qu'elle occupait lors de sa correspondance avec M^{lle} Darville. Élise, ne pouvant trouver la nouvelle adresse de son amie, nourrissait l'espoir de la retrouver dans le monde. Cet espoir fut trompé.

Elle fit la connaissance de Pauline Dalcy, parente éloignée de son mari. Cette jeune femme lui plut tout d'abord, non-seulement par le charme de ses manières et de son esprit, mais encore parce que, soit bizarrerie de la nature, ou jouet de son imagination, elle lui trouvait une certaine ressemblance avec Juliette Germeuil.

Le soir du jour où nous retrouvons Élise après six ans d'abandon, elle se rappela la promesse qu'elle avait faite à Pauline d'aller visiter Julie Gerbaut. Mais on était à la fin d'octobre, et il s'éleva un vent d'automne si froid, que M^{me} de Verne, redoutant un rhume, se décida à ne pas sortir.

— J'irai demain matin, se dit-elle, il fera sans doute moins froid.

Le lendemain, elle s'éveilla fort tard; plusieurs dames de ses amies vinrent la voir; l'une d'elles insista pour qu'Élise vint passer le reste de la journée avec elle. La jeune femme refusa d'abord, car elle songeait à Julie Gerbaut; puis elle céda, en répétant à part elle la phrase qui malheureusement lui était habituelle.

— J'irai demain.

Le lendemain, Élise fut retenue chez elle par je ne sais quel incident. Plusieurs jours se passèrent ainsi; elle avait complètement oublié l'indigente, que l'arrivée de Pauline vint lui rappeler.

— Eh bien! chère Élise, et ma protégée? lui demanda-t-elle tout d'abord, après les compliments d'usage.

— Si vous saviez, Pauline, j'ai eu tant d'occupations.... Le temps m'a manqué.

— Quoi! vous n'êtes pas allée chez Julie? s'écria M^{me} Dalcy en se levant subitement. Oh!

mon Dieu, faites qu'il ne soit pas trop tard !

— Qu'avez-vous donc, Pauline ? demanda Élise en pâlissant.

— Ah ! je suis dans une mortelle inquiétude. Cette pauvre femme était dans le plus complet dénûment et le plus grand besoin, et je pense que les faibles ressources que je lui avais laissées sont épuisées depuis longtemps. Et moi qui étais si tranquille, car je comptais sur vous.... Oh ! je vais tout de suite chez cette malheureuse.

— Je vous accompagne, dit Élise en mettant à la hâte son châle et son chapeau.

Les deux jeunes femmes montèrent dans un fiacre, afin d'être rendues plus vite près de l'infortunée Julie. Arrivées en face de la maison où elle demeurait, elles congédièrent le fiacre, pénétrèrent dans une allée étroite et obscure, et gravirent sept étages d'un escalier fatigant.

Pauline fit entrer Élise dans une misérable chambre où tout présentait l'image du plus entier dénûment, et, montrant du doigt une femme qui gisait sur un mauvais grabat :

— Morte peut-être ! dit-elle.

M^{me} de Verne comprit le reproche contenu dans ces paroles et s'élança vers le lit. A peine eut-elle considéré le visage de la mourante, qu'elle poussa un cri déchirant et tomba à genoux sur le carreau comme pour demander grâce.

— Juliette ! oh ! pardonne, pardonne ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

Pauline, sans chercher à comprendre cette scène, s'empressa de faire prendre à la pauvre femme un cordial bienfaisant. Elle ouvrit faiblement les yeux.

— Juliette, Juliette, je suis bien coupable, disait M^{me} de Verne en pleurant ; me pardonnes-tu ? Oh ! j'ai de nombreux torts envers toi !

— Quoi ! c'est toi, Élise ? Ainsi tu t'es donc souvenue de ta pauvre Juliette ?

— Ton souvenir ne m'a jamais quittée, crois-le bien. Je t'ai bien cherchée dans tout Paris, ma Juliette ; mais l'idée ne m'est point venue que tu te trouvais dans une aussi triste position.

— J'ai éprouvé bien des malheurs, Élise, j'ai

bien souffert !... Mais Dieu m'accorde une lueur de bonheur avant de mourir, puisqu'il permet que je te revoie.

— Mais tu ne mourras pas, Juliette; je viens te sauver.

— Il est trop tard, Élise.... Ma vie est épuisée, car.... je n'ai rien pris depuis trois jours; mon amie, je vais mourir.

— Oh! mon Dieu! et par ma faute! s'écria M^{me} de Verne avec douleur; car je pouvais te secourir, Juliette; et si je n'avais pas attendu, tu serais sauvée.

— Élise, ne remets jamais au lendemain, dit la mourante en serrant avec force dans ses mains glacées les mains presque aussi froides de son amie. Quant à vous, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Pauline, soyez bénie pour tout le bien que vous m'avez fait. Priez toutes deux pour moi; j'espère que Dieu me fera miséricorde et me tiendra compte de mes souffrances. La dernière grâce que je vous demande, c'est d'aller chercher un prêtre.

Pauline sorti aussitôt pour obéir au désir de la pauvre Juliette, près de laquelle resta la désolée Elise. Quand M^{me} Dalcy revint suivie du prêtre, M^{lle} Germeuil était à toute extrémité.

Rien ne put la sauver : elle l'avait dit elle-même, les secours lui étaient venus trop tard.

Depuis deux ans elle se trouvait ainsi réduite à la plus profonde misère. Son vieil oncle était mort depuis longtemps déjà, léguant sa petite fortune à M^{me} Germeuil. Celle-ci l'avait placée chez un notaire, lequel s'était enfui avec les fonds qui lui avaient été confiés, réduisant ainsi plusieurs familles à la plus complète indigence. La mère de Juliette ne survécut que quelques mois à ce désastre, et cette dernière resta seule à lutter contre le malheur. Sous le nom de Julie Gerbaut, elle tâcha de se procurer de l'ouvrage ; elle en trouva quelquefois, mais jamais beaucoup ; et sans M^{me} Dalcy, elle eût depuis longtemps déjà succombé à son infortune.

Quelque temps après la triste fin de sa compagnie d'enfance, Elise, ayant toujours sous les

yeux les derniers instants de Juliette, et s'accusant sans cesse d'avoir, par sa coupable négligence, causé la mort de sa meilleure amie, abandonna le monde pour se consacrer au service de Dieu et des pauvres, auxquels elle distribua sa fortune.

Aujourd'hui, l'élégante M^{me} de Verne, sous l'humble nom de sœur Julie, est l'amie la plus zélée des malheureux. On la voit sans cesse, vêtue de la robe de bure, courir où se trouvent la douleur et l'indigence.

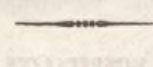
Non-seulement elle secourt, mais encore elle console ceux qui souffrent et donne à tous des avis précieux, des conseils salutaires et tendres. Bien des fois on l'entend répéter cette phrase :

— Oh! de grâce, mes amis, si vous avez quelque devoir à remplir, si vous voulez faire quelque chose, *n'attendez jamais au lendemain*; car il pourrait être trop tard alors; et quels regrets déchirants n'auriez-vous pas, si un malheur était la conséquence de votre peu d'empressement à accomplir les obligations qui vous sont imposées!

Jamais sœur Julie ne prononce ces paroles sans répandre quelques larmes. Il y a sans doute au fond de son cœur un douloureux et cruel souvenir, qui lui revient en cet instant à la mémoire.

Sœur Julie est aimée de ses compagnes, chérie de tous ceux qui la connaissent, bénie des pauvres.

On ne prononce partout son nom qu'avec respect.



A quelques heures de l'heure, s'élevait sur-
tout sur les bords de la Loire, le joli château de
la Rochelle, appartenant à la famille de ce nom,
qui y vivait sans être ni ambition, ni vanité
de la Rochelle, quelques heures avant par

GABRIELLE ET REINE.

(ÉPISEDE DE LA RÉVOLUTION.)

I.

HOSPITALITÉ.

A quelques lieues de Nantes, s'élevait autrefois, sur les bords de la Loire, le joli château de la Rochelière, appartenant à la famille de ce nom, qui y vivait sans faste ni ambition. Le marquis de la Rochelière, quoique pouvant prétendre, par

sa fortune et sa naissance, à une place honorable à la cour, préférait se consacrer exclusivement à sa famille et vivre retiré dans ses terres. D'abord, il était l'ennemi déclaré des plaisirs du grand monde, auxquels il préférait mille fois la solitude des champs et le charme de son paisible entourage.

Il mettait son plus grand bonheur à faire du bien autour de lui. Sa femme, ses enfants suivaient si bien l'exemple du chef de la famille, qu'il n'y avait pas un seul pauvre dans toute la commune. La vie, ainsi employée, s'écoulait donc sereine et douce pour les habitants de la Rochelière, qui prenaient les jours comme Dieu les leur donnait, sans s'inquiéter de l'avenir. Mais leur existence se trouva soudainement changée.

On était alors à cette époque de bouleversement qui a mis dans l'histoire de notre France tant d'horribles pages, dont la lecture nous fait frissonner d'épouvante : 1793 avait paru, renversant les trônes, brisant les autels, accumulant crimes sur crimes, cruautés sur cruautés. Après avoir envoyé sur un vil échafaud le descendant de

saint Louis et de Henri IV, elle s'appréta à y faire mourir comme lui sa famille et des milliers de victimes entassées dans d'affreuses prisons, où elles allaient attendre la mort.

Le culte du vrai Dieu fut proscrit, on ferma les églises, on pilla les couvents, et tous les ministres du Seigneur, ainsi que ses serviteurs, furent traînés à la mort.

Les Vendéens et les Bretons s'unirent pour venger leur roi mort et leur Dieu outragé, pour défendre leur roi vivant, le petit dauphin, abandonné à la discrétion d'un misérable cordonnier nommé Simon; pour protéger leurs prêtres qu'on massacrait chaque jour, pour sauvegarder la liberté de leurs enfants qu'on voulait entraîner aux frontières avant de combattre.

— Mieux vaut mourir dans nos foyers que là-bas, disaient-ils; nous ne partirons pas.

Et ils s'étaient levés en masse, et ils avaient prié les seigneurs de se mettre à leur tête et de les commander, afin qu'ils pussent repousser les Bleus, qui venaient les attaquer chez eux.

Le marquis de la Rochelière dit adieu à sa chère solitude, à sa paisible et calme vie de famille, et vint s'enrôler dans l'armée de Charette, un des principaux chefs de la Vendée.

Charette était général du bas Poitou, et avait pour soldats des paysans auxquels l'art de manier une épée était inconnu, et qui firent pourtant des prodiges de valeur. Aussi Bonaparte, qui savait apprécier tout ce qui était grand et magnanime, admira-t-il sincèrement les Vendéens et les appela-t-il un peuple de géants.

Bénédict de la Rochelière, âgé de vingt-deux ans, voulut suivre son père, malgré les prières de la châtelaine, malgré les pleurs de Gabrielle, sa sœur. La marquise resta donc seule au castel avec sa fille et son plus jeune fils, âgé de dix ans. —

Dès lors la vie des habitants de la Rochelière fut profondément triste; ils étaient dans des craintes continuelles au sujet du marquis et de Bénédict, dont ils ne recevaient aucune nouvelle.

Un soir du mois de décembre, M^{me} de la Rochelière et ses enfants étaient réunis dans une

salle basse où brillait un bon feu. La marquise lisait à voix basse, Gabrielle brodait, le petit Guy jouait avec son chien. Soudain plusieurs coups frappés à la grande porte du château firent tressaillir les deux dames.

— Qui est là? mon Dieu! s'écria la marquise.

— Je ne sais, répondit Gabrielle. Si c'était...

— Votre père? Oh! non!... c'est plutôt quelque indigent qui a besoin de secours. Il ne faudrait pas le faire attendre. Guy, appelez Jean, afin qu'il aille ouvrir.

L'enfant obéit aussitôt. Le serviteur, réveillé en sursaut par son jeune maître, prit les clefs pendues à un clou près de son lit, et alla à la porte, où il demanda le nom du visiteur.

— Ami! répondit une voix bien connue du vieux domestique.

Et la porte, roulant sur ses gonds, livra passage à un vieillard qui semblait transi par le froid.

— Cher monsieur le curé, c'est vous! cria Guy en courant au prêtre, qui l'embrassa tendrement.

— Si tard, monsieur ! dit Jean ; je ne pensais point que c'était vous, bien sûr.

— M^{me} la marquise est couchée, sans doute ?

— Non, monsieur, point encore, répondit Guy. Nous nous couchons le plus tard possible depuis le départ de mon père et de Bénédicte. Que voulez-vous ! maman dit qu'elle craint toujours, en nous quittant le soir, de ne plus nous voir le lendemain matin. Mais venez, monsieur le curé, ajouta l'aimable enfant en lui prenant la main, venez vite ; vous êtes glacé, il y a au salon un bon feu qui va vous faire grand bien.

La mère et la fille se levèrent avec empressement en voyant entrer le prêtre.

— Qu'il y a donc longtemps que nous ne vous avons vu, monsieur le curé ! s'écria la marquise en faisant asseoir le vieillard près du feu. Qu'êtes-vous devenu depuis votre départ de la paroisse ?

— Vous savez, mesdames, que le ministre de Dieu n'a plus le droit de se montrer sur la terre ; il ne peut vivre qu'en se cachant. J'ai habité pendant un mois la cave du père Durand ; j'y serais

encore, sans l'indiscrétion d'un enfant qui m'a forcé de chercher un autre gîte, pour ne pas compromettre mon charitable hôte. Mathurin Piquel m'a ensuite donné asile ; là, j'ai encore été découvert. Enfin, depuis environ quatre mois que j'ai quitté le presbytère, je n'ai pas eu un instant de repos. Sans cesse traqué comme une bête fauve, je ne sais comment j'ai pu aussi souvent échapper à mes acharnés persécuteurs.

— Ah ! c'est que Dieu protège ses fidèles serviteurs, monsieur le curé, dit Gabrielle avec un doux sourire.

— Aussi ne saurais-je trop lui exprimer ma reconnaissance, mademoiselle ; il y en a tant parmi mes frères qui ont subi d'incroyables tortures auxquelles j'aurais pu être condamné comme eux !

— Et auxquelles vous échapperez, j'ose l'espérer, monsieur, dit vivement la marquise. D'où venez-vous maintenant ?

— D'assez loin, madame ; je viens de Mauves, où j'étais depuis huit jours. Hier, j'ai été prévenu

qu'on soupçonnait mes hôtes de donner asile à un suspect ; alors, je les ai quittés pour revenir à la Rochelière, afin de vous voir une dernière fois encore, si l'heure de la mort est enfin venue.

— Oh ! monsieur le curé, Dieu, qui vous a si visiblement protégé, vous protégera encore.

— Il est le maître, madame, quand il m'appellera, je serai prêt à répondre à son appel.

— Guy, reprit la marquise, il est tard, mon enfant, vous devez avoir besoin de repos. Allez.

Guy comprit qu'il était de trop, et, habitué à l'obéissance, il se leva, embrassa sa mère, sa sœur et le vieillard, et gagna sa chambre, près de laquelle couchait le vieux Jean.

Des nombreux domestiques de la famille de la Rochelière, deux seulement étaient restés au château : Jean et Gothon, qui avaient vu naître les enfants de leurs maîtres, et qui les aimaient comme s'ils eussent été les leurs.

— Monsieur le curé, dit à demi-voix M^{me} de la Rochelière, quand le petit Guy eut quitté le salon, nous pouvons vous offrir un asile sûr, je crois.

Mon vieux Jean a réparé la cachette mystérieuse que vous connaissez ; car, pour rien au monde, nous n'eussions voulu la montrer à des étrangers, quelque dévoués qu'ils nous paraissent. On ne vous y découvrira pas, bien certainement. J'ai éloigné Guy tout exprès pour vous demander si ce triste réduit vous conviendrait ; car, bien que cet enfant soit fort discret, on n'ose pas trop se fier à un âge aussi tendre.

— Je suis vraiment bien touché de votre offre bienveillante, madame ; mais je n'ose accepter, dans la crainte que ma présence ici ne vous occasionne quelque fâcheux désagrément.

— Ne craignez rien, monsieur. Nul autre que ma fille, mes deux bons serviteurs et moi, ne connaîtra votre présence ici. Guy, ne vous voyant point demain, vous croira parti ; vous n'avez donc rien à redouter ni pour vous, ni pour nous.

— J'accepte alors, madame, en priant Dieu qu'il vous bénisse, ainsi que les vôtres.

Gabrielle servit une collation au pauvre vieillard, qui avait grand besoin de restaurer ses

forces épuisées par une marche précipitée, et ensuite la marquise le conduisit elle-même à la cachette secrète, en le priant de nouveau d'être tranquille sur leur sort commun.

II.

GABRIELLE.

Il était huit heures du soir. La nuit se levait sombre et froide : pas une étoile ne brillait au ciel, sur lequel couraient de gros nuages noirs ; la neige commençait à tomber.

Malgré le froid, malgré les ténèbres, une femme marchait précipitamment à travers la campagne. Quelquefois elle se retournait, regardait à droite et à gauche, prêtait l'oreille, puis, joignant les mains, elle murmurait une prière et reprenait sa

course avec ardeur. La neige, qui tombait à gros flocons, ne ralentit pas sa marche précipitée; seulement cette femme quitta ses sabots, en prit un de chaque main, enfonça bravement ses pieds dans la neige, et continua d'avancer.

Bientôt l'habitation où elle se rendait apparut à ses yeux, sans doute; car elle dit avec un accent de suppliante prière: « Mon Dieu, me voici rendue; faites qu'il ne soit pas trop tard! »

Elle s'avança jusqu'à une porte qu'elle ouvrit sans peine et se trouva dans l'avenue du château de la Rochelière. Au lieu d'aller directement à la grande entrée, elle fit un détour, et vint s'arrêter près d'une petite porte, dans laquelle elle introduisit une clef. Elle referma la porte après elle, monta un escalier de servitude aboutissant à une longue galerie par laquelle on pouvait se rendre aux appartements de M^{lle} de la Rochelière.

— Je n'entends rien, dit la visiteuse nocturne; est-il donc trop tard?

Ce disant, elle gratta légèrement à la porte de Gabrielle, qui, croyant que c'était Gothon, ouvrit

aussitôt et poussa une exclamation de surprise, à la vue de la nouvelle venue.

— Dieu soit loué ! s'écria celle-ci, vous êtes là, mademoiselle.

— Reine ! s'écria Gabrielle en lui serrant la main, d'où viens-tu, pauvre enfant ? Comme tu es faite ! Tu es couverte de neige, tu es glacée, n'est-ce pas ? Viens te chauffer, Reine, ensuite tu me diras ce qui t'amène si tard à la Rochelière.

Gabrielle conduisit la jeune fille près de la cheminée et attisa le feu, afin que la flamme fût assez vive pour réchauffer la pauvre Reine.

— Comme tu es saisie !... Qu'as-tu donc ? d'où viens-tu ?

— De Nantes, mademoiselle.

— De Nantes !... à pied.... par un temps pareil ! Quelles nouvelles as-tu donc à nous apprendre ? Sais-tu quelque chose sur mon père, sur mon frère ?

— Hélas ! fit tristement la jeune fille.

— Nous sommes menacés de quelque malheur, s'il ne nous en est arrivé déjà, reprit Gabrielle

d'une voix altérée ; mais n'importe, Reine, je suis forte, parle, je t'en prie.

— Je sais que vous avez du courage, mademoiselle ; c'est pourquoi j'ai voulu vous parler à vous seule, afin que vous puissiez préparer M^{me} la marquise ; car je vous apporte de tristes nouvelles, vous l'avez pressenti. M. le marquis et M. le comte sont prisonniers, mademoiselle...., et je n'ose achever.

— O mon Dieu ! mon père !... mon frère !.... n'est-ce donc point assez ? Qu'y a-t-il encore, Reine ?

— Il y a que vous êtes accusées, vous et M^{me} la marquise, d'être des ci-devant, des aristocrates, des *brigandes* enfin ! et que l'on doit vous arrêter. J'ai su cela dans la journée, et je me suis mise en route aussitôt pour venir vous avertir du sort que l'on vous prépare et vous faire quitter le château à l'instant. Je craignais même d'arriver trop tard, malgré la promptitude que j'ai mise ; car les républicains ne sont pas longs à mettre leurs projets à exécution. Ah ! ma chère maîtresse,

que ne puis-je, au péril de mes propres jours, assurer votre existence et celle de votre famille !

— Je connais ton dévouement, ma bonne Reine ; tu es la seule qui nous soit restée fidèle dans l'adversité.

— J'aurais été bien ingrate, si j'avais pu oublier un seul instant vos bienfaits. N'est-ce pas à votre famille que la mienne doit tout ce qu'elle possède ? Oh ! tous tant que nous sommes, mademoiselle Gabrielle, nous nous souviendrons de ce que vous avez fait pour nous.

— Tu es un noble cœur, Reine, et ton action de ce soir te grandit encore à mes yeux. Comment as-tu pu pénétrer ici ?

— Vous savez, mademoiselle, qu'étant votre femme de chambre, j'avais une clef qui ouvrait la petite porte de servitude ; quand mon père me rappela près de lui, je la gardai sans y penser, et j'en suis contente, puisqu'elle m'a servi aujourd'hui.

— Je te remercie de nouveau, bonne Reine. Je suis heureuse que ma mère ne t'ait pas vue en-

trer ; car nous pourrons la préparer à la réception de ces tristes nouvelles.

— Allez bien vite près d'elle, mademoiselle Gabrielle, nous avons trop attendu déjà peut-être. Ramassez ce que vous avez de plus précieux ; car il faut quitter le château cette nuit. Moi-même je vais vous aider. Nous irons à la Crotteaux-Amis ; vous savez combien les abords en sont difficiles, et comme elle est bien cachée ; ce sera un refuge assez sûr, pendant quelques jours du moins. Nous aviserons à trouver un autre gîte. Dieu nous protégera.

M^{lle} de la Rochelière, après avoir recommandé à Reine de réunir dans une cassette ses bijoux et les objets de prix de peu de volume, s'achemina vers les appartements de sa mère, en priant Dieu de lui donner le courage nécessaire pour préparer la marquise. Celle-ci écrivait, quand Gabrielle entra dans sa chambre à coucher.

— Quoi ! c'est vous, Gabrielle ? Que désirez-vous, mon enfant ? Je vous croyais endormie depuis longtemps.

— Hélas ! ma bonne mère, il ne s'agit point de dormir, mais de rassembler tout notre courage.

— Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

M^{lle} de la Rochelière apprit à sa mère, avec des précautions infinies, ce que lui avait dit Reine. La pauvre marquise resta comme anéantie. Elle se reaversa sur son siège et éclata en sanglots.

Gabrielle lui prodigua des soins et des consolations qui ramenèrent un peu de sérénité sur les traits bouleversés de la châtelaine.

— Occupez-vous de vos préparatifs, ma bonne mère ; pendant ce temps, je vais appeler M. le curé, Jean et Gothon, et réveiller Guy.

— Guy ! pauvre enfant ! quel sort sera le sien !

— Calmez-vous, ma mère. Dieu, qui nous a protégés jusqu'ici, nous protégera encore.

— Ma Gabrielle, que tes paroles me font de bien ! Si je ne t'avais pas, chère enfant, que deviendrais-je ?

La jeune fille embrassa sa mère et courut vers la mystérieuse cachette, près de laquelle elle s'arrêta.

— Monsieur le curé, appela-t-elle à haute voix, monsieur le curé, réveillez-vous vite ; il nous faut fuir cette nuit même, pour ne pas être arrêtés.

— Est-ce possible, mademoiselle ? demanda le vieillard, dont le sommeil était léger et qui avait reconnu la voix de Gabrielle.

— Hélas ! oui, monsieur, et nous n'avons pas un instant à perdre.

La jeune fille alla appeler successivement Gonthon, Jean et le petit Guy. Ce fut celui-ci qu'elle eut le plus de peine à arracher au sommeil ; le pauvre enfant ne pouvait comprendre pourquoi on le réveillait ainsi au milieu de la nuit. Sa sœur le lui expliqua en peu de mots.

Guy, doué d'une raison supérieure à son âge, ne répliqua rien, mais s'empressa de s'habiller. Pas une larme ne tomba de ses yeux, quand Gabrielle lui dit :

— Guy, notre père et notre frère sont en prison.

— Eh bien ! répliqua-t-il fièrement, nous les en tirerons.

— Pauvre enfant! murmura Gabrielle, il ignore la vie, il ne comprend pas les dangers. Plus tard, il saura.... Ah! ce sera toujours assez vite.

Quand il fut prêt à partir, la jeune fille le conduisit dans la chambre de la marquise, où le bon curé venait d'entrer. En voyant ses deux enfants, M^{me} de la Rochelière fondit en larmes et les réunit dans ses bras.

— Gabrielle! Guy! mes pauvres enfants chéris, qu'allez-vous devenir?

— Ce qu'il plaira à Dieu, ma mère, répondit Gabrielle.

Pour Guy, il fit un geste qui signifiait :

— Quant à moi, je n'ai pas peur.

Minuit sonna à l'horloge du château. Gabrielle fit un mouvement, la marquise se leva.

— Allons, dit-elle avec un soupir.

— Pauvre mère! fit Gabrielle en l'embrassant.

— Ah! chers enfants, le cœur me saigne à la pensée que c'est pour toujours peut être que nous abandonnons ces lieux si pleins de chers souvenirs.

— C'est un cruel sacrifice, ma bonne mère, c'est vrai, mais il en est de plus durs encore que Dieu a infligés à beaucoup de gens qui les ont acceptés avec résignation.

— Bien, mademoiselle, dit le prêtre.

— Combien je la trouve heureuse, cette chère enfant, d'avoir tant de courage ! Pour moi, je n'en ai jamais eu ; et je le sens bien, la moindre émotion un peu forte briserait mon existence.

— Bonne mère, dit Gabrielle, espérez que l'avenir sera moins triste que le présent.

Tout en parlant, les habitants de la Rochelière étaient arrivés à la chambre de Gabrielle, où ils trouvèrent Reine et les deux vieux domestiques.

— Mon enfant, combien je te remercie ! dit la marquise à la jeune femme de chambre ; jamais je n'oublierai le service que tu nous rends aujourd'hui.

— Madame, ne parlez pas ainsi, ce que j'ai fait est bien peu de chose. Je vous dois plus que je ne pourrai jamais vous rendre.

Ils quittèrent enfin le château, en proie à une

amère tristesse, et s'enfoncèrent dans la campagne.

Reine dirigeait la marche de la petite troupe. Le curé, soutenant la marquise, puis Gabrielle, tenant la main de son frère, suivaient la jeune bonne; Jean et Gothon venaient ensuite.

III.

LES ORPHELINS.

— J'ai de tristes pressentiments, mon vénérable ami, disait la marquise au curé. Une voix secrète m'avertit que de nouveaux malheurs fondront sur ma famille, et que c'est la dernière fois que nous voyons cette demeure où mes enfants sont nés.

La pauvre dame disait vrai, aucun d'eux ne devait la revoir.

— J'ai peur de l'avenir, monsieur le curé, j'ai bien peur.

— Ayez donc confiance en Dieu, madame; c'est lui qui tient en ses mains le fil de nos destinées; pas un seul cheveu ne tombe de notre tête sans sa permission.

La marquise poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu! murmura-t-elle tout bas, prenez ma vie, s'il le faut, mais épargnez celle de tous les êtres qui me sont chers.

A peine les fugitifs étaient-ils arrivés à la Grotte-aux-Amis, que la pauvre dame succomba à la fatigue et à l'émotion; elle tomba privée de connaissance entre les bras de sa fille. On parvint à la ranimer, mais une fièvre ardente s'empara d'elle. Gabrielle était désespérée, mais la voix du prêtre parvenait à ramener un peu de calme dans son âme.

Le bon curé, comme un grand nombre de prêtres de campagne, était un peu médecin; il donna ses soins à la châtelaine.

La Grotte-aux-Amis était creusée dans un bloc de rochers que bordait la Loire; elle était spacieuse et se divisait en deux compartiments. Dans l'un, grâce à la prévoyance de Reine, qui avait fait apporter par Jean un matelas et des couvertures, la malade put reposer sur un lit moins dur que les pierres qui servaient de sièges à ses compagnons d'infortune.

Cependant Reine, navrée de voir ses jeunes maîtres et les pauvres vieillards forcés de s'étendre sur la terre humide, ou de rester assis sur les pierres, s'achemina une nuit vers la ferme de son père, où demeuraient toujours sa mère et ses jeunes frères, et, aidée de Joseph, l'aîné, elle apporta plusieurs bottes de paille jusqu'à la grotte. Les vieillards et les jeunes de la Rochelière ne savaient comment exprimer leur reconnaissance à cette enfant dévouée, qui risquait ainsi sa vie pour apporter quelque allégement à leurs souffrances.

Un soir, la malade sommeillait; Gabrielle, qui ne la quittait pas, était assise près d'elle. Un bruit

de voix qu'elle entendit de l'autre côté de la grotte vint attirer son attention; elle se leva et courut vers ses amis, pour connaître la cause des exclamations qu'ils laissaient échapper.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle à voix basse.

Un jeune garçon, qu'elle n'avait pas aperçu, vint lui souhaiter le bonjour.

— Ah! bonsoir, Joseph, dit-elle. Mon Dieu! mes amis, qu'avez-vous? Vous êtes pâles, défaits, vous semblez consternés!

— Un grand malheur est arrivé, mademoiselle Gabrielle, dit Joseph d'un air un peu embarrassé.

— Encore? Ah! Seigneur, donnez-moi la force de le supporter.

— On dit, mademoiselle, que monsieur le marquis est mort!

— Mon père est mort! répéta-t-elle; est-ce bien vrai, Joseph? Mort! mort! Oh! mon Dieu!...

Et la pauvre enfant fut obligée de s'appuyer contre les parois de la grotte pour ne pas tomber.

Mais, à cette annonce de l'enfant, un cri terrible avait retenti dans l'autre partie de la grotte.

— Ma mère ! ma pauvre mère ! s'écria Gabrielle, qui recouvra tout son courage à la pensée de la marquise souffrante.

Chacun se précipita avec elle vers le lieu où reposait la malade, que l'on trouva évanouie.

On parvint à la rappeler à la vie ; mais le coup qu'elle avait reçu était au-dessus de ses forces ; car elle n'avait pas perdu une seule des paroles de Joseph.

La pauvre enfant était au désespoir.

Les soins du bon curé ne purent arrêter les progrès du mal, qui ne fit qu'empirer. M^{me} de la Rochelière voulut recevoir les derniers sacrements ; le prêtre adhéra sans peine à son pieux désir ; car il portait toujours sur lui l'hostie et les saintes huiles. Elle reçut son Dieu avec toute la ferveur d'une âme préparée depuis longtemps à paraître devant lui.

Elle appela ses enfants, qui vinrent s'agenouiller près d'elle.

— Guy, Gabrielle, je vais rejoindre votre père, dit-elle, et, là-haut, nous unirons nos prières

pour vous. Ne pleurez pas, chers enfants ; la vie est courte, les années passent comme des songes ; nous nous retrouverons pour jouir à jamais d'un bonheur parfait.

— Ma bonne mère, quel douloureux sacrifice ! s'écria Gabrielle d'une voix entreoccupée.

— Dieu t'ordonne de lui faire de bon cœur ce sacrifice, ma fille chérie. Promets-moi, ma Gabrielle, que tu serviras de mère à ce pauvre orphelin. Pourquoi mon pauvre Bénédicte n'est-il point ici, afin que je puisse le bénir avec vous !

Et, en parlant ainsi, la mourante posa sa main déjà froide sur les têtes inclinées de ses enfants et les bénit.

— Adieu, chers enfants, adieu, vous tous, mes fidèles amis !... Là-haut, nous nous reverrons.

La marquise se tut, sa tête s'affaissa sur sa poitrine. Gabrielle poussa un cri déchirant et se pencha vers sa mère. La respiration de M^{me} de la Rochelière était éteinte, son cœur ne battait plus.

— Tout est fini ! s'écria Gabrielle ; je ne la verrai plus !

— Ma fille, vous vous trompez, répliqua le prêtre, vous la retrouverez au ciel.

— Ma mère, mon père, vous n'êtes plus ! reprit douloureusement la jeune fille. Oh ! je n'ai plus qu'à mourir !

Le curé montra à Gabrielle son frère qui pleurait silencieusement à quelque distance.

— Mademoiselle, vous avez une mission à remplir, dit-il ; vous êtes le seul soutien de cet enfant, vous devez vivre pour lui.

— Merci, monsieur, de me rappeler mon devoir. Hélas ! ma douleur est si forte, que je n'en puis supporter le poids. Guy, mon pauvre Guy, nous sommes orphelins !

L'enfant se précipita dans les bras de sa sœur ; tous deux mêlèrent leurs larmes.

Les fugitifs passèrent la nuit près du corps de la marquise ; le lendemain, dès la pointe du jour, le bon curé récita l'office des morts, et la châtelaine fut inhumée à quelque distance de la grotte. C'était le vieux Jean qui avait creusé de ses mains, tout en l'arrosant de ses larmes, la fosse

de sa bien-aimée maîtresse, et il avait fait un cercueil avec quelques planches que lui avait apportées Joseph. On fit quelques remarques près de l'endroit où fut déposé le corps de la marquise, afin qu'on pût reconnaître un jour le lieu de sa sépulture.

A peine le prêtre et les deux serviteurs étaient-ils de retour à la grotte, où les orphelins se livraient à toute l'étendue de leur douleur, que Joseph accourut vers eux, pâle, hors d'haleine, pouvant à peine se soutenir.

— Qu'as-tu, mon frère? demanda Reine.

— Le château vient d'être pillé et livré aux flammes; on soupçonne votre retraite. Il faut absolument chercher un autre gîte.

— Où irons-nous, mon Dieu! s'écria la vieille Gothor.

Reine, glacée de surprise et d'épouvante, ne trouvait pas la force de répondre. Jean ouvrait des yeux éfarés et ne pouvait parler. Gabrielle continuait de pleurer et de prier tout bas. Le bon prêtre attendait, son placide sourire aux lèvres.

— Eh bien ! demanda Joseph, que décidez-vous ?

— Il faut partir vite, dit une voix d'enfant, déjà ferme et sonore,

— Où aller ? s'écria encore Gothon.

— N'importe où, répondit Joseph ; mais monsieur le chevalier a raison, il faut partir, et en toute hâte ; chaque minute qui s'écoule est un temps précieux que vous perdez.

— Partons ! dit le prêtre en faisant quelques pas.

Tout le monde le suivit, à l'exception de Gabrielle, qui, la tête ensevelie dans ses mains, paraissait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle.

— Qu'est devenu votre courage, mon enfant ? lui dit à voix basse le vénérable prêtre. Je ne vous reconnais pas ; n'êtes-vous donc plus la fille du noble marquis de la Rochelière ?

A cette voix, à ces paroles, la jeune fille tressaillit ; elle sembla sortir d'un pénible et long rêve, et, se levant vivement :

— Mon père, dit-elle d'une voix assurée, je veux vous montrer le contraire. Mes amis, suivez-moi, et allons à la grâce de Dieu.

Les fugitifs obéirent à la jeune fille et se précipitèrent hors de la cachette. Gabrielle jeta un cri de douleur à la vue du château de la Rochelière, devenu la proie des flammes.

Gabrielle voulut dire un dernier adieu à la tombe de sa mère bien-aimée. Toute la petite troupe s'agenouilla sur la terre fraîchement remuée, afin de murmurer pour celle qui n'était plus une fervente prière, que les anges durent porter précieusement aux pieds de l'Éternel ; car ces nobles cœurs exposaient leur vie pour adresser un suprême adieu aux dépouilles de cette vertueuse femme qu'ils avaient tous tant aimée.

M^{lle} de la Rochelière exprima le désir de se rendre à Nantes, où elle voulait essayer de voir son frère ; ses amis avaient d'abord combattu son projet ; mais en voyant sa décision bien arrêtée, ils ne s'opposèrent plus à la volonté de la courageuse enfant.

IV.

LE CITOYEN BRUTUS.

Depuis un mois, on remarquait près de la prison des Carmélites, à Nantes, une mendiante dont les vêtements en lambeaux et l'attitude suppliante annonçaient assez la profonde misère. Un de ses bras, mis en écharpe, montrait clairement qu'elle avait été la victime de quelque accident.

Souvent ses yeux se dirigeaient vers les portes de la prison, et, quand quelques victimes en sortaient pour être traînées au supplice, elle regardait avec inquiétude. Si sa figure n'eût été presque entièrement cachée sous ses cheveux roux et mal peignés et sous sa large coiffe, on eût pu la voir pâlir alors et exprimer une violente émotion, une sorte d'effroi; mais quand les condamnés avaient

passé devant elle, l'indigente semblait plus rassurée ; quelque chose comme un éclair de satisfaction passait dans son regard.

Un jour, un homme vêtu de la carmagnole, affublé de l'ignoble bonnet rouge, se présenta à la porte de la prison. A sa vue, la mendicante tressaillit et parut prête à s'élançer vers lui ; cependant, voyant plusieurs personnes passer près d'elle, elle se contint et tendit sa sèbile en murmurant des mots presque inintelligibles.

La porte venait de s'ouvrir devant l'homme au bonnet rouge.

— Ah ! ah ! c'est toi, citoyen Brutus ?

— Moi-même, citoyen Scévola. Tu sais que je viens d'être nommé geôlier du ci-devant marquis de la Rochelière, un soldat de Charette, un *brigand* de premier ordre. Ah ! ma foi, ajouta-t-il en se frottant les mains, la République ne pouvait mieux récompenser mes services qu'en me procurant les moyens de rendre un peu à cet enragé aristocrate tout le mal qu'il m'a fait.

— Tu le hais donc fameusement ?

— Je l'exècre, citoyen ; je voudrais l'anéantir, le réduire en poudre. Allons, mène-moi chez lui.

Le concierge de la prison ne se fit pas répéter deux fois cet ordre et conduisit son camarade à travers plusieurs corridors, et l'introduisit enfin dans une ancienne cellule de religieuse où un homme, agenouillé, paraissait prier avec ferveur.

— Tu recommandes déjà ton âme à l'Être suprême, ci-devant ? dit d'un air goguenard le concierge Scévola ; tu as tout le temps de le faire, attendu qu'il te reste huit jours avant de comparaître devant lui.

— Citoyen, dit l'autre d'un ton bourru, je t'apporte une agréable nouvelle. La République une et indivisible vient de me nommer ton geôlier en récompense des nombreux services que je lui ai rendus. C'est un bonheur pour moi ; car tu m'as tant tourmenté dans ta vie, que j'ai enfin trouvé le moyen de t'en faire autant.

Le marquis leva la tête à ces paroles ; mais il

resta calme. Il se demandait quel mal il avait pu faire à cet homme, dont il lui semblait reconnaître la voix ; et sa conscience ne lui reprochait aucune faute à l'égard de son prochain, à qui il avait toujours fait tout le bien qui avait été en son pouvoir.

Le citoyen Brutus, se penchant à l'oreille du marquis pendant que le concierge s'occupait d'autre chose :

— Espoir et courage, monsieur, dit-il vivement, un ami dévoué veille sur vous.

Puis il se dirigea vers la porte en accablant de nouvelles menaces le pauvre prisonnier, qui savait désormais à quoi s'en tenir sur la haine profonde du citoyen Brutus.

Le marquis de la Rochelière se remit à prier, quand il se vit seul.

La mendiante était restée à la même place. En voyant sortir le geôlier, elle regarda autour d'elle, et, n'apercevant personne, elle s'élança après lui.

— Est-ce vous, Claude Joliot ? dit-elle d'une voix pleine de douceur.

— Qui êtes-vous ? s'écria celui-ci avec étonnement. Mais je connais cette voix, mon Dieu !

La mendicante, écartant ses cheveux et relevant un peu sa coiffe, laissa voir un délicieux visage de jeune fille. Le citoyen Brutus recula de surprise.

— Mademoiselle de la Rochelière ! cria-t-il.

— Pas si haut, malheureux ! vous me perdriez ! repartit Gabrielle ; car, en effet, c'était elle.

— Dans quel costume je vous trouve ! Ah ! je ne vous eusse jamais reconnue. Que venez-vous faire ici, mademoiselle Gabrielle ?

— Je viens pour adresser un dernier signe d'adieu à mon frère, quand il sera conduit au supplice. Il sera plus heureux que moi, il ira rejoindre ma pauvre mère et....

— Ciel ! M^{me} la marquise est morte !

— Et mon père aussi, Joliot.

— Qui a pu vous dire cela, mademoiselle ? C'est complètement faux. M. le marquis vit, je viens de le voir à l'instant ; car c'est moi qui suis son geôlier.... Oh ! mais, rassurez-vous, ma jeune

maîtresse, ajouta-t-il en voyant Gabrielle faire un mouvement ; si Claude Joliot est revêtu d'une semblable fonction, c'est parce qu'il espère être utile à son bienfaiteur ; ce n'est que pour le sauver.

— Bon Joliot ! s'écria la jeune fille en serrant avec reconnaissance dans ses petites mains les mains rudes du paysan. Je pensais bien que vous ne pouviez avoir adopté les idées de ces monstres qui s'abreuvent du sang humain, qui se rient de la douleur, qui se jouent des choses saintes et foulent aux pieds les croyances les plus sacrées. Vous êtes le digne père de Reine, qui nous a sauvés, elle aussi... Ainsi, mon père est encore de ce monde ! Ah ! que ne peut-il nous être rendu !...

— Peut-être, mademoiselle, peut-être aurez-vous le bonheur de le revoir bientôt ; espérez ! Quant à M. Bénédic, il n'est pas ici, il est au Bouffay ; et, à moins que le ciel n'envoie un ange à son secours, mademoiselle Gabrielle, je ne sais si nous le reverrons ; car je ne connais personne

parmi les gardiens de cette prison et je ne puis sauver à la fois le père et le fils.

— Pauvre frère! puisse Dieu le préserver!... Dites-moi, Joliot, où donc habitez-vous maintenant? A notre arrivée à Nantes, Reine et moi, nous avons été à votre ancien logement. On nous a bien dit que vous l'aviez quitté, mais on n'a pu nous donner aucun renseignement sur votre nouveau domicile.

— Je n'en ai pas de fixe, mademoiselle; j'habite tantôt ici, tantôt là; donnez-moi plutôt votre adresse; j'irai vous voir dans la soirée, afin que nous puissions arrêter un plan de fuite; car si je parviens à faire évader M. le marquis, nous ne pouvons pas rester ici, vous le comprenez bien. Je me pourvoirai de plusieurs passe-ports en règle; ce sera chose aisée, grâce au crédit du citoyen Brutus, ajouta-t-il en souriant.

— Nous sommes logés ici près, rue de la Juiverie, n° 7.

— Bon, mademoiselle, j'irai vous voir ce soir.

Tout en parlant, Brutus et la jeune fille étaient arrivés sur la place du Bouffay.

— C'est donc là, dit-elle en désignant la haute tour, que souffre mon pauvre frère ?

— Oui, mademoiselle.

Gabrielle poussa un profond soupir, et, après avoir adressé un dernier signe d'adieu au bon fermier, elle se dirigea vers la petite rue qu'elle habitait avec ses compagnons d'infortune.

Qu'on juge de la joie de ces braves gens en apprenant que le marquis de la Rochelière vivait encore et que le brave Joliot allait tenter de le sauver. Reine fut consternée, quand Gabrielle dit que Bénédict n'occupait pas la même prison que son père ; M^{lle} de la Rochelière en était au désespoir.

— Comment donc le sauver ? disait-elle en pleurant à Reine.

— Hélas ! c'est ce que je me demande, mademoiselle, et je ne vois aucun moyen.

— Espérons en Dieu, Reine ; lui seul peut

venir à notre secours dans cette circonstance et nous rendre notre cher Bénédict.

V.

REINE.

Plusieurs mois se sont écoulés sans apporter aucun changement dans la vie des proscrits, qui n'osent presque pas sortir, tant ils craignent d'être aperçus et reconnus pour des *brigands*.

Tout est concerté pour la fuite du marquis de la Rochelière; mais Gabrielle se désole: elle ne voudrait pas abandonner la ville sans avoir tenté de délivrer son frère; pourtant, elle ne trouve aucun moyen.

Reine paraît moins triste; elle s'absente presque continuellement, sans en dire le motif; c'est en vain que Gabrielle le lui a demandé, la

jeune servante a refusé de s'expliquer sur le chapitre de ses nombreuses sorties.

Le soir fixé pour la fuite du marquis, Reine était sortie, comme à l'ordinaire, sans en avertir personne ; Gabrielle fut la première qui remarqua sa disparition ; elle sortit à son tour, se dirigea vers la place du Bouffay, songeant à Bénédicte et se désolant de ne pouvoir le soustraire au sort qui l'attendait.

Un tout jeune homme passa près d'elle et détourna la tête comme s'il eût craint son regard. Il portait le costume des sans-culottes et s'acheminait vers la porte de la prison, qui s'ouvrit pour lui livrer passage.

Ce qui arriva, on ne pourrait le dire ; mais de joyeux éclats de rire parvinrent aux oreilles de la jeune fille, errant sous les murs de la tour du Bouffay comme une âme en peine, lui navrèrent le cœur. On riait où son frère souffrait, où son frère attendait la mort !...

Craignant d'être aperçue, M^{lle} de la Rochelière quitta son poste dangereux, fit le tour de la place

et regagna la rue de la Juiverie ; elle s'élança dans l'allée de la maison qu'elle habitait et resta près d'une heure immobile sur le seuil, en proie à une douloureuse rêverie. Les gais souvenirs de son enfance passèrent devant ses yeux ; les souvenirs cruels leur succédèrent ; puis l'image si douce et si tendre de sa mère vint se présenter à sa mémoire et mettre dans ses yeux des larmes bien amères ; puis, enfin, elle pensa à son pauvre frère Bénédicte, condamné à mourir le lendemain peut-être.

Soudain elle voit venir le jeune garçon qui, il y a une couple d'heures, est passé près d'elle. Mais cette fois, un homme l'accompagne. Chose étrange, Gabrielle croit reconnaître dans la tournure, la démarche de cet homme, celle de Bénédicte.

— Mais non, je suis folle, se dit-elle, je me trompe.

Et pourtant, c'est bien là la taille imposante, l'air digne du jeune comte de la Rochelière.

Les deux hommes couraient plutôt qu'ils ne

marchaient. En peu d'instants, ils furent près de l'allée où s'était réfugiée Gabrielle. La lueur d'un réverbère accroché à peu de distance tomba sur leurs visages ; la jeune fille ne peut plus douter, elle pousse un cri et descend vivement les deux marches qui la séparent de la rue.

— Bénédic! mon frère! s'écrie-t-elle!

— Quoi! tu es là, ma sœur chérie! répond le jeune homme en pressant Gabrielle dans ses bras.

— Ah! mademoiselle Gabrielle, où donc alliez-vous si tard? demande à son tour le petit garçon.

Gabrielle recule de surprise.

— Reine, sous ce costume!

— Oui, ma sœur, Reine, qui depuis un mois se dévoue pour moi, qui depuis trois mois sacrifie sa liberté, afin de pouvoir me rendre la mienne. Sous ces vêtements, elle est venue s'offrir comme aide aux geôliers, qui l'ont adoptée avec empressement sur sa bonne mine et son air éveillé ; elle a promptement su gagner leur confiance. Ce soir,

il y a eu festin à la prison; le courage de Reine ne l'a pas abandonnée une minute; tout en ayant l'air de boire autant et plus même que nos infâmes gardiens, elle jetait sous la table le contenu de son verre, tandis qu'elle remplissait à tout moment les leurs jusqu'aux bords. Elle chantait plus haut que personne et faisait à elle seule presque autant de bruit que deux ou trois sans-culottes. Ils sont tous tombés ivres-morts sous la table du festin, et Reine a profité de cette ivresse pour me faire évader. Généreuse enfant, va, toute ma vie je me rappellerai ton sublime dévouement; je ne serai pas ingrat, Reine.

— Vous ne me devez rien, monsieur Bénédiet. Vos parents n'ont-ils pas été les bienfaiteurs des miens? C'est moi qui ne pourrai jamais m'acquitter envers vous.

— Tu es une noble enfant, Reine; Dieu te bénira pour les beaux sentiments que tu professes. Ma bonne petite sœur, ma Gabrielle, quelle joie de te revoir!...

— Je suis bien heureuse aussi, Bénédiet.

— Et notre père, notre mère? Et Guy?

— Notre père va nous être rendu ce soir. Guy vit avec l'insouciance naturelle de son âge. Notre mère, Bénédicte..., notre mère est au ciel.

Le jeune comte resta un instant comme étourdi par cette foudroyante nouvelle; puis, serrant avec force les mains de sa sœur :

— Pauvre mère! elle n'a pu supporter tant d'épreuves, dit-il; elle est bien plus heureuse que nous, ma Gabrielle; elle a reçu la récompense de ses vertus; mais nous, chère sœur, hélas! nous ne la verrons plus!

— Un jour nous irons la retrouver, mon frère; elle nous attend là-haut et nous garde une place qu'il faut tâcher de mériter.

— Pauvre mère!

— Il nous faut vivre pour notre père, Bénédicte, vivre pour être la consolation de ses peines, de celle si grande surtout que lui fera éprouver la perte de sa vertueuse femme.

— Chère Gabrielle, je te retrouve la même, bonne, aimante et sensible.

Le frère et la sœur, le cœur triste et joyeux tout à la fois, s'engagèrent dans l'escalier qui menait à leur logement. Ils étaient joyeux de se revoir, mais tristes au souvenir de leur bonne mère, Bénédicte surtout, qui n'avait pas, comme Guy et Gabrielle, reçu ses derniers embrassements et ses derniers avis.

La joie des proscrits, en revoyant le jeune comte, ne peut se comparer qu'à la surprise qu'ils éprouvèrent de le savoir sauvé par Reine Joliot. Celle-ci, pour se soustraire aux louanges et aux éloges reconnaissants des jeunes de la Rochelière, alla se débarrasser de son attirail républicain.

Un vigoureux coup frappé à la porte d'entrée vint faire battre le cœur des pauvres fugitifs. Reine courut ouvrir. Joliot et le marquis entrèrent, suivis de la fermière et de ses deux fils.

— Sauvés! sauvés! cria Reine; ils sont tous sauvés!

Gabrielle de la Rochelière leva les yeux au ciel avec une reconnaissance infinie, puis elle s'élança

dans les bras de son père, que Bénédicte et Guy entouraient déjà.

Ce fut une scène touchante, dont quelques pensées bien cruelles, bien amères, vinrent obscurcir la sérénité. Un être chéri, moissonné avant l'âge, laissait un vide immense dans ces cœurs si étroitement unis.

Tous mêlèrent leurs regrets et leurs larmes; la voix du prêtre ramena le calme dans toutes ces âmes attristées.

— Tant que nous serons dans cette ville, je ne croirai pas que nous sommes en sûreté, dit Joliot, quand les transports se furent apaisés. Il faut partir sur l'heure.

Le brave paysan gagna l'escalier; chacun le suivit. Tous traversèrent rapidement la ville en choisissant les quartiers les plus déserts, et se rendirent, sur la route de Paris, à une petite maison habitée par un ami de Claude Joliot, qui s'était entendu avec lui pour qu'il lui procurât deux carrioles.

Dans la plus grande monta le marquis. Son

passé-ports lui donnait le nom de Pierre Clouteau, accompagné de François et de Julienne Clouteau, son frère et sa sœur (c'étaient le curé et Gothon), et de leurs quatre enfants.

Dans l'autre carriole, le bon paysan prit place sous le nom de Julien Masson, serrurier, voyageant avec sa femme, Madeleine, son beau-frère, André Jouan, et ses deux fils.

Leurs passe-ports étaient parfaitement en règle.

La voiture du marquis prit les devants; deux heures plus tard, celle du fermier partit; car ils ne voulaient point voyager tous ensemble, dans la crainte d'exciter les soupçons.

Un mois après, les proscrits étaient installés à Londres. Claude Joliot, ses deux fils et Jean cherchèrent de l'ouvrage, et ne tardèrent pas à s'en procurer; M^{lle} de la Rochelière résolut d'exploiter ses talents; la bonne fermière s'occupait du ménage; Gothon filait et tricotait pour le dehors. Reine était l'ouvrière de la petite colonie; la courageuse fille, outre la besogne que lui don-

nait tout ce monde, trouvait encore le moyen de travailler pour la ville. Bénédicet et son père, le bon curé même, ne restèrent pas oisifs; tous utilisèrent leur savoir pour se procurer des ressources et augmenter leurs moyens d'existence.

VI.

LE RETOUR.

Bien des années s'écoulèrent. Enfin la tourmente révolutionnaire s'apaisa. Bonaparte était premier consul, la paix revenait en France, les échafauds étaient tombés, le sang ne coulait plus, quelques-uns des malheureux enfants de cette contrée étaient rappelés dans leur patrie.

Le marquis de la Rochelière ne formait qu'un vœu avant de mourir, disait-il souvent, c'était de revoir une dernière fois son pays natal.

Un ami fidèle de la famille de la Rochelière , personnage parfaitement placé et influent près du futur empereur, se chargea de faire rayer le nom du marquis de la liste des émigrés.

Ce fut avec des transports d'allégresse impossibles à décrire que les proscrits apprirent qu'ils étaient libres de rentrer dans leurs foyers. Toutes leurs années de souffrances, leurs privations dans l'exil furent oubliées en mettant le pied sur le sol de la patrie.

Mais de ceux qui avaient quitté la France, tous n'y revenaient pas. Claude Joliot, sa femme, Jean et Gothon, s'étaient endormis du sommeil éternel sur la terre étrangère.

Reine et ses frères avaient répandu d'abondantes larmes en abandonnant les tombes chéries de leurs parents. Mais en se revoyant en France, le cœur des orphelins se dilata et s'ouvrit à l'espérance : la terre natale a tant de charmes !

Le domaine du marquis de la Rochelière, vendu au profit de la nation, avait été racheté par un frère de Claude Joliot, qui n'attendait que le re-

tour des proscrits pour leur rendre leurs biens. M. de la Rochelière, reconnaissant, ne voulut pas permettre que ce digne frère de Claude allât habiter un autre lieu que la maison de campagne qu'il fit bâtir sur l'emplacement de l'ancien château.

Le marquis fit aussi transporter les restes de sa femme dans le cimetière du village, où un simple mausolée de marbre blanc indiqua à tous ceux qui l'avaient aimée la dernière demeure de la vertueuse châtelaine.

Malgré son âge avancé, le curé continua pendant plusieurs années d'exercer les fonctions de son saint ministère. Lorsqu'il mourut, il emporta les regrets universels de ses paroissiens.

La famille de la Rochelière ne savait comment témoigner sa reconnaissance aux braves Joliot. En vain Reine répétait-elle qu'ils n'avaient fait que leur devoir; le marquis voulut trouver une récompense digne d'eux.

Joseph et Étienne, jeunes gens remplis d'intelligence, remercièrent le marquis et ne voulurent

point accepter les offres qu'il leur fit de les placer dans quelque collège, afin qu'ils pussent un jour occuper dans le monde une honorable position. Joseph se destinait à l'état ecclésiastique. Étienne, qui avait un goût prononcé pour les armes, s'engagea. Grâce à sa valeur, à son courage, à son intelligence, il avança rapidement et devint un officier distingué.

M^{lle} de la Rochelière, qui montrait à Reine une affection de sœur, ne voulut point consentir à ce qu'elle la quittât. Enfin, deux ans après le retour en France, la petite paysanne devenait grande dame et retrouvait dans sa nouvelle famille la tendresse et le bonheur qu'elle avait perdus à la mort de ses bons parents.

Le comte Bénédicte de la Rochelière n'avait point trouvé de récompense plus digne des services que Reine lui avait rendus, ainsi qu'aux siens, en maintes circonstances difficiles, que d'unir son sort à celui de cette jeune fille.

Longtemps Reine avait résisté; elle se trouvait trop au-dessous de la noble famille dans la-

quelle Bénédicte voulait la faire entrer ; elle céda aux prières de Gabrielle et aux sollicitations du marquis.

— Souviens-toi bien, ma fille, lui dit M. de la Rochelière, que la noblesse du rang n'est rien, quand on n'y joint pas celle de l'âme, et que cette dernière tient aux yeux des gens vertueux et sensés la première place. Qu'un titre est peu de chose, Reine, auprès des précieuses qualités qui abondent dans ton âme ! Un nom antique et honoré pourra rehausser l'éclat de tes vertus ; mais si tu n'en avais pas, il ne t'en donnerait point.

Gabrielle, ne voulant point quitter son père, refusa longtemps tous les partis qui s'offrirent pour elle. Enfin le marquis, ayant jeté les yeux sur un jeune homme recommandable sous tous les rapports, supplia sa fille de l'accepter, parce qu'il désirait voir son sort assuré avant que l'heure fût venue pour lui de quitter la terre. M^{lle} de la Rochelière, en fille soumise et respectueuse, adhéra aux volontés de son père ; toutefois elle déclara qu'elle ne voulait pas quitter le bon

vieillard. Son pieux désir fut accompli, elle resta près de lui jusqu'à son dernier jour.

Pour Guy, il embrassa aussi la carrière des armes, dans laquelle il se fit remarquer par sa loyauté et son courage à toute épreuve. Devenu homme, il ne démentit point la force de caractère qu'enfant il avait montrée.

Dieu répandit sur cette vertueuse famille les flots de bénédictions qu'il aime à verser sur ceux qui le servent avec amour et qui se soumettent à ses décrets, quels qu'ils soient; car, à ses yeux, la résignation est une des vertus les plus précieuses et les plus méritantes.

Égoïsme.

(SIMPLE RÉCIT.)

Une foule d'enfants des deux sexes se pressaient un soir autour de la vieille baronne de Ploërval.

— Ah çà, qu'y a-t-il donc, enfants? demanda-t-elle en posant son tricot sur la table et relevant ses lunettes sur son front chargé de rides; pourquoi tant d'empressement?

— Oh! bonne maman, nous avons été si sages! s'écria toute la petite troupe.

— C'est fort joli d'être sage, et cela mérite une récompense; approchez donc, que je vous embrasse.... Ah! mais doucement; pas tous à la fois.... par rang d'âge. Allons, René, puis Marie, puis Louise; toi, mon gros Henri, et toi, ma petite Berthe.

Quand la grand'maman eut bien embrassé ses petits-enfants, René prit la parole en sa qualité d'aîné.

— Bonne maman, papa nous a dit l'autre jour que, quand nous serions bien obéissants, bien sages, bien appliqués, vous nous raconteriez une belle histoire. Aujourd'hui papa et maman nous ont dit que nous pouvions vous demander l'histoire promise.

— Certes, mes chers enfants, je ne vous ferai pas attendre; mais, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle, vous n'êtes pas tous ici.... Où donc est Éven?

Les enfants se regardèrent, puis baissèrent les yeux et gardèrent le silence.

— Eh bien? réitéra la bonne aïeule, vous ne

m'avez donc pas entendue ? Où est votre frère ?

Cette fois encore, ils ne répondirent point. Ils poussèrent un soupir d'allègement en voyant entrer leur père. D'un commun accord, ils s'élançèrent vers lui en criant d'une voix suppliante :

— Oh ! papa, grâce pour Éven, je vous en prie !

— Mes enfants, ce que vous me demandez est impossible. Votre frère a mérité une punition, il la subira.

— Quoi ! mon Éven est puni ? se récria la grand'mère.

— Éven s'est rendu coupable d'une fort vilaine action. Je vois avec chagrin que cet enfant se laisse aller à un déplorable égoïsme, dont il est temps de le corriger ; car ce vice affreux ternit toutes ses bonnes qualités. Ne me demandez pas sa grâce, ma mère, je serais forcé de vous la refuser comme à ces enfants.

— Je vous la demanderai pourtant, mon fils. Vous avez promis une de mes histoires comme récompense aux frères d'Éven ; je voudrais que

celui-ci pût l'entendre. Vous n'allez pas me refuser? Cette histoire lui sera profitable.

— Il m'est impossible de résister à vos prières, ma bonne mère; je lui fais grâce pour cette fois encore. René, va chercher ton frère et dis-lui bien que c'est à sa grand'mère seule qu'il doit sa liberté.

Quelques minutes après, René revenait au salon, suivi d'un jeune garçon d'une douzaine d'années, qui entra timidement et vint en pleurant se jeter dans les bras de la baronne; puis il alla, les yeux baissés, solliciter le pardon de son père.

— Oui, Éven, je vous pardonne, en faveur de votre excellente grand'mère, qui a désiré que vous fissiez aussi votre profit de l'histoire promise comme récompense à vos frères.

M^{me} de Ploërvail entra en cet instant et ne put retenir un geste de joie à la vue du cadet de ses fils en liberté. Les mères sont toujours faibles. L'aïeule ôta tout à fait ses lunettes, promena son regard bienveillant sur son petit auditoire, et rou-

lant sous ses doigts les longues boucles blondes de la petite Berthe, la dernière de la jeune famille, elle s'appréta à commencer son récit.

Éven alla se placer entre les deux jumelles Louise et Marie, qui se tenaient aux pieds de leur mère; un peu plus loin, René et Henri, assis près de leur père, ne quittaient pas du regard la bonne grand'maman, qui commença en ces termes :

« Mes chers enfants, l'histoire que je vais vous raconter est une histoire véritable, une histoire dont vous connaissez les personnages; aussi vous tairai-je leurs vrais noms. Vous verrez quels déplorables malheurs peuvent résulter de cet horrible défaut qu'on nomme l'*égoïsme*.

Éven rougit; aucun de ses frères ne le regarda, pensant qu'il devait être assez malheureux des reproches que lui faisait sa conscience.

M^{me} de Ploërvail reprit son récit.

« C'était par un beau soir d'été; une femme et une enfant, petite fille blonde, se promenaient sur le bord d'une jolie rivière qui coulait gaîment à travers de belles prairies émaillées de fleurs.

Les saules trempaient leurs branches flexibles dans l'eau pure que les rayons du soleil couchant teignaient de reflets dorés. L'enfant effeuillait des marguerites, et les jolis pétales blancs et roses fuyaient, emportés par la brise et le ruisseau.

« Le jour baissait. M^{me} de Kervelec se disposait à regagner sa demeure, lorsque les notes d'un chant pur et suave comme la plus douce harmonie vinrent frapper ses oreilles.

« — Que ce chant est beau ! dit Béatrix ; maman, restons encore.

« Toutes deux s'assirent sur l'herbe et se prirent à écouter si attentivement, qu'elles retenaient presque leur souffle, afin de ne pas perdre la plus petite nuance de cette suave chanson.

« — A qui appartient donc cette délicieuse voix ? se demanda M^{me} de Kervelec ; car elle ne connaissait personne au pays qui en eût une semblable.

« Les paysans se fussent signés avec tristesse et effroi ; car ils eussent cru entendre l'une de ces

jeunes vierges qui, selon leurs croyances superstitieuses, viennent la nuit glisser sous les saules des rivières, ou bien la voix enchanteresse des perfides *laveuses de nuit*, qui tordent éternellement leurs linceuls au bord des fontaines et qui chantent parfois pour attirer les voyageurs et les faire mourir.

« Mais M^{me} de Kervelec, en femme pieuse et sensée, n'ajoutait aucune foi aux croyances populaires de son pays, et elle attendait sans crainte aucune la venue de la chanteuse.

« Bientôt, au détour du sentier, apparut une petite fille maigre, pâle, déguenillée, d'un air avenant pourtant sous ses haillons : c'était la chanteuse.

« M^{me} de Kervelec était généreuse et compatissante; elle se sentit émue à l'aspect de tant de misère, et fit signe à l'enfant d'approcher. La petite fille obéit et tira sa plus belle révérence, tout en essuyant de grosses larmes qui coulaient lentement sur ses joues pâlies par la fatigue et le besoin peut-être. La pauvre enfant chantait, mais

qu'il y avait d'amères tristesses au fond de son cœur!

« M^{me} de Kervelec la questionna avec bonté, et elle apprit qu'Yvonne (c'était son nom), ayant perdu ses parents depuis deux ans, avait été recueillie par Fantik Clopec, une méchante femme qui la battait pour la forcer à mendier. Yvonne, ne voulant pas tendre la main, s'était mise à chanter pour gagner le pauvre petit morceau de pain que la Fantik lui donnait chaque jour.

« Il y avait environ une semaine qu'elle habitait le pays de Kervelec, où la vieille Fantik était venue fixer sa résidence.

« Les paroles d'Yvonne avaient un tel accent de franchise, que M^{me} de Kervelec ne douta pas un instant de la sincérité de cette enfant. Elle eût bien voulu lui faire l'aumône, mais elle chercha inutilement dans toutes ses poches, elle n'avait pas la plus petite pièce de monnaie.

« — Béatrix, j'ai oublié ma bourse, dit-elle à sa fille, alors âgée de neuf ans; donne-moi la belle

pièce blanche que ton oncle t'a donnée dimanche, pour cette petite chanteuse.

« Béatrix se fâcha tout rouge et refusa de donner sa pièce blanche.

« Mme de Kervelec avait la triste habitude de ne jamais contrarier sa fille.

« — Viens demain au château de Kervelec, ma petite, dit-elle à Yvonne ; je ne puis rien te donner aujourd'hui.

« Le lendemain, Yvonne ne manqua point de se rendre au château ; mais précisément Mme de Kervelec ne s'y trouvait pas : elle avait été subitement forcée de s'absenter. Le concierge chassa la jeune fille ; mais Béatrix, l'ayant aperçue d'une fenêtre, lui fit signe d'approcher. Yvonne obéit et se saisit avec transport d'un petit objet enveloppé de papier blanc que lui jeta la petite Kervelec. La jeune chanteuse fit un signe de vif remerciement à Béatrix, qui referma la fenêtre en riant aux éclats.

« La pauvre Yvonne devint pâle comme un linge, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux ;

car c'était un petit caillou que Béatrix lui avait jeté.

« Oh ! l'égoïsme est un vice épouvantable, mes chers enfants, ayez-le en horreur. Béatrix de Kervelec était égoïste, oh ! mais tout à fait ! — »

« Quand M^{me} de Kervelec rentra, elle s'informa d'Yvonne ; Béatrix assura ne l'avoir point vue.

« Vous le voyez, un défaut en entraîne un autre ; pour excuser son égoïsme, elle faisait un mensonge.

« — Je désire beaucoup prendre cette petite fille chez moi, reprit la bonne mère de Béatrix ; elle est orpheline, et en outre elle est très-malheureuse chez cette femme qui la bat continuellement. Vraiment, c'est une bonne œuvre que d'assurer à cette enfant un avenir, si modeste qu'il soit. Mais tu sais, Béatrix, que notre fortune ne nous permet pas de grands sacrifices ; il faudra te contenter de la moitié de ce que tu as ordinairement, et tu pourras encore être vêtue fort convenablement. Ne vaut-il pas mieux d'ailleurs avoir

moins de toilette, moins de superflu, et pouvoir se dire : Je fais une bonne action.

« Béatrix fondit en larmes et supplia sa mère de ne point mettre son projet à exécution.

« — Tu aimerais mieux cette petite vagabonde que moi, disait-elle à travers de longs sanglots, et je serais bien malheureuse.

« Mais Béatrix songeait bien plutôt qu'elle n'aurait plus autant de belles robes, ni d'élégants chapeaux. La misère, la souffrance, les privations n'occupaient nullement la pensée de la petite égoïste : elle avant tout.

M^{me} de Kervelec, toujours faible, n'insista pas.

« — Ecoute, petite Béatrix, lui dit-elle un jour, fais un sacrifice au bon Dieu : demain nous devons faire une promenade en bateau à vapeur ; renonçons à cette promenade et donnons l'argent qu'elle nous aurait coûté à la pauvre Yvonne.

« Béatrix se promettait un plaisir infini à cette promenade ; elle pleura tant et tant, que sa mère,

qui ne redoutait rien tant que d'affliger sa fille, décida que la promenade aurait lieu. Cette fois encore Yvonne n'eut rien, si ce n'est un léger secours que lui envoyait de temps à autre M^{me} de Kervelec ; mais c'était bien peu de chose ; et si Béatrix eût voulu, le sort de la petite chanteuse eût été assuré.

« Un jour, bien longtemps après, M^{me} de Kervelec et sa fille, sortant de l'église du village, se croisèrent avec un petit cercueil sur lequel était posée une couronne de roses blanches.

« — Qui donc est mort ? demanda la mère de Béatrix.

« — Madame, c'est la petite chanteuse Yvonne, lui répondit-on ; on prétend que la pauvre enfant est morte de souffrances et de faim. Elle s'était enfuie de chez la Fantik Clopec, qui la battait à faire pitié. On l'a trouvée morte auprès de la rivière ; elle avait sans doute succombé au besoin et à la fatigue, la pauvre enfant !

« M^{me} de Kervelec se tourna vers sa fille ; cette

fois, son œil était sévère, et, montrant du doigt le cercueil qui entrait à l'église, elle semblait lui dire :

« Voici ton ouvrage.

« Le remords avait pénétré dans le cœur de Béatrix ; elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère en lui demandant pardon.

« — Je te pardonne, répondit l'excellente dame ; puisse Dieu te pardonner aussi ! car tu es bien coupable.

« Depuis ce jour fatal, Béatrix de Kervelec a toujours été sensible et charitable ; bien souvent on la voit prier sur la tombe d'Yvonne la chanteuse, où elle puise sans doute de bonnes résolutions ; car il suffit de prononcer à ses oreilles le nom de la petite mendiante pour obtenir d'elle les plus généreux sacrifices. »

La baronne de Ploërvil se tut. Les enfants, attendris, donnaient des larmes à la triste fin d'Yvonne ; mais le plus ému sans contredit, ce fut le jeune Even ; il vint tomber dans les bras de la

vénéralable aïeule en criant à travers un large sanglot :

— Oh ! bonne maman, je ne serai plus égoïste, je vous le promets ; je ne veux pas ressembler à Béatrix, ou du moins je veux me corriger comme elle.

Éven passa des bras de sa grand'maman dans ceux de ses parents, à qui il fit la même promesse qu'à la vieille dame.

Éven a tenu parole ; il est devenu aussi bon et compatissant qu'il était égoïste ; aussi se fait-il aimer de tous ceux qui l'approchent.

ALICE.

I.

UNE AMIE.

Ayant éprouvé de grands revers de fortune, M^{me} de Fermont s'était retirée, après la mort de son mari, dans le petit village de Kersao, situé à quelques lieues de Lorient, dans le Morbihan.

Là, elle se livrait à l'éducation de ses deux enfants, et dans leur tendresse, dans les soins qu'elle leur donnait, elle trouvait de puissants remèdes à ses douleurs. De nouveaux chagrins

vinrent l'accabler. Un vieux cousin de son mari, qui n'avait point d'enfants, et qui lui envoyait de temps à autre quelques secours, vint à mourir sans avoir le temps de mettre sur son testament la pauvre veuve, ainsi que c'était son intention.

Elle venait d'apprendre la nouvelle de la mort si prompte de son parent et se livrait à toute l'étendue de la douleur qu'elle lui causait, lorsque sa fille, âgée de douze à treize ans, entra dans sa chambre. En voyant pleurer sa mère, elle vint se jeter à son cou.

— Chère maman, pourquoi vous faire de la peine ? dit-elle ; êtes-vous donc fâchée contre nous ? Léonce a pourtant été bien sage, et moi, je fais tout ce que je peux pour vous contenter.

— Ma bonne fille, si tu savais !... Tiens, lis, ajouta-t-elle en tendant une lettre à l'enfant.

La jeune fille prit la lettre, la parcourut et la rendit à sa mère.

— Tu comprends maintenant pourquoi je suis si triste ; ton oncle était pour nous un soutien

dont nous sommes à jamais privés. Il va me falloir renoncer à vous faire donner l'instruction nécessaire pour vous faire occuper un jour une position conforme à votre rang dans le monde, mes pauvres enfants ! A mes regrets de la perte d'un aussi excellent parent se joignent d'horribles craintes pour votre avenir.

— Chère maman, vous nous apprendrez ce que vous savez, et puis le bon Dieu aura pitié de nous. Et si ce qui nous reste ne peut nous suffire pour vivre, eh bien ! nous travaillerons.

— Travailler, ma pauvre Alice ! Hélas ! j'ai tant pleuré depuis quelques années, que mes yeux me refusent presque leur service.

— Je travaillerai, moi, maman ; je ne suis plus une enfant, je sais broder, faire de la tapisserie ; vous m'avez appris à exécuter mille petits ouvrages d'agrément ; j'utiliserai mes talents, quelque faibles qu'ils soient.

— Chère petite ! s'écria M^{me} de Fermont, en serrant sa fille dans ses bras, si jeune et déjà forcée de travailler pour gagner sa vie !

— Oh ! ne me plaignez pas, maman, il y a tant d'autres enfants qui sont plus jeunes que moi et qui travaillent. Moi, je ne suis pas malheureuse, puisque je vous ai près de moi.

— Mon Aliee, Dieu te bénira ; j'ai le doux espoir que tu seras notre sauveur à tous et que nous te devons de meilleurs jours.

— Espérez, espérez, ma honne mère. L'avenir est à moi, si Dieu me prête vie, et avec du courage et de la persévérance on vient à bout de tout.

— Mais, chère enfant, où trouveras-tu de l'ouvrage ?

— Voilà notre voisine Marianne qui va répondre à cette question-là, j'en suis certaine ; elle connaît tous les gens du pays et ne demandera pas mieux que de nous recommander à eux.

— Ma bonne Marianne, j'ai un service à vous demander, dit la veuve, après avoir répondu au bonjour respectueusement amical que lui adressa la paysanne en entrant dans la petite maisonnette qu'habitait la famille de Fermont.

— Ah ! ma chère dame, tout ce que je possède est à votre service ; croyez-vous donc que j'aie oublié toutes les bontés dont vous et mademoiselle m'avez comblée ?

— Je sais, Marianne, que vous êtes une brave et digne femme ! C'est pourquoi je m'adresse à vous dans cette circonstance. Nous nous trouvons, ma fille et moi, par suite d'une perte immense que nous venons de faire, forcées de travailler.

— Faut-il donc, mes excellentes dames, que je ne possède rien ! C'est égal, le peu que j'ai et que je dois aux bontés de M^{me} la baronne de Montgoyet et de sa fille, je vous l'offre.

— Merci, généreuse Marianne ! Dieu nous garde de vous dépouiller de votre petit avoir ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mais, je vous l'ai dit, nous voulons travailler ; ne pourriez-vous pas nous procurer de l'ouvrage ?

— Et quel genre d'ouvrage, mes chères dames ?

— Nous savons broder, faire de la tapisserie, de petits travaux d'agrément.

— Nous trouverons de tout cela au château. M^{me} la baronne m'honore de quelque estime, attendu que je suis la mère nourricière de sa fille, M^{lle} Hélène, un beau brin de fille, ma foi! dont je suis aussi fière que si j'étais sa vraie mère.

— Je l'ai vue souvent, dit Alice, elle est plus grande que moi.

— C'est qu'elle est plus vieille que vous aussi, mam'selle Alice; elle a quatorze ans bien passés. Ensuite il y a encore dans les environs quelques dames, amies de M^{me} la baronne, qui vous feront travailler, à sa recommandation. Soyez tranquilles, mes bonnes dames, je trouverai ce qu'il vous faut. Allons, au revoir, espérez!

— Adieu et merci, Marianne, répliqua M^{me} de Fermont en lui serrant affectueusement la main; soyez sûre que nous n'oublierons pas le service que vous nous rendez.

En quittant les dames de Fermont, qui dans le village se faisaient appeler Dubois tout court, elle se rendit au château de Montgoyer, où elle était

toujours accueillie avec bienveillance par la baronne et à bras ouverts par Hélène.

Dès le soir de ce même jour, Alice se mit à l'œuvre ; car Marianne avait apporté de quoi occuper la courageuse enfant pendant plusieurs jours.

II.

LIAISON.

Un jour, M^{me} de Montgoyer pria Marianne de lui amener la jeune ouvrière, à qui elle voulait montrer un magnifique ouvrage de tapisserie, afin de lui en faire exécuter un pareil, si elle le pouvait. Alice ne pouvait se résoudre à accompagner la paysanne chez ces riches dames qu'elle ne connaissait pas ; enfin elle s'y décida. Elle revêtit sa plus belle toilette, qui consistait en une petite

robe fond blanc, un simple chapeau de paille, sur lequel passait un ruban bleu ; un mantelet de soie noire complétait sa parure, et Alice, avec ses belles tresses blondes, ses grands yeux spirituels et doux, son teint rosé, était bien la plus jolie enfant qu'on pût voir.

M^{me} de Fermont, ayant terminé la toilette de sa fille, l'embrassa à plusieurs reprises et lui fit quelques recommandations qu'Alice reçut avec sa gentillesse accoutumée.

— Que Dieu t'accompagne et te fasse réussir, chère enfant, lui dit la veuve.

— Dieu a toujours pitié des orphelins, maman ; il ne m'abandonnera pas, soyez tranquille.

Arrivées au château, Alice et Marianne furent introduites dans un cabinet de travail où on les pria d'attendre.

Malgré elle, il échappa un douloureux soupir à la jeune fille à la vue des beautés que le luxe et la richesse inventent. Elle songea qu'elle aussi avait été riche, qu'elle avait habité une demeure somptueuse, qu'elle aussi aurait pu vivre au sein

de l'abondance et des richesses; elle songeait qu'il lui fallait maintenant travailler pour subvenir aux besoins de son existence et de celle de sa mère, et elle était si jeune!... Cependant, la petite Alice, douée d'une raison et d'une force d'âme admirables dans un âge aussi tendre, ne tarda pas à se repentir de ce mouvement de tristesse et d'envie, dont elle demanda pardon à Dieu.

La porte du cabinet de travail ne tarda pas à s'ouvrir devant les deux dames de Montgoyer. Alice vint les saluer en rougissant, tandis que Marianne s'avançait aussi pour saluer sa chère Hélène.

— Est-ce que c'est là notre habile ouvrière? dit avec un sourire de bonté la baronne en désignant Alice; mais c'est une enfant!

— J'ai douze ans, madame, répondit timidement Alice.

— Quoi! si jeune et déjà forcée de travailler pour vivre! Pauvre enfant! avez-vous vos parents?

— J'ai ma mère, madame; il y a quatre ans que mon père est mort.

— Avez-vous des frères, des sœurs?

— J'ai un frère, un pauvre enfant de cinq ans.

— Quel est donc votre nom, mademoiselle?

— Alice Dabois, répondit-elle en baissant les yeux et rougissant de nouveau.

— C'est vous, n'est-ce pas, dit vivement Hélène de Montgoyer, qui habitez cette petite maison blanche située à côté de la cabane de mère Marianne?

— Oui, mademoiselle; il y a trois ans que nous demeurons là; nous sommes venus nous y fixer six mois après la mort de mon père.

Les dames de Montgoyer conduisirent Alice dans une autre pièce où elles lui montrèrent un grand carré de tapisserie d'un dessin fort compliqué et magnifiquement brodé.

— Vous croyez-vous capable de faire un ouvrage semblable, mon enfant? demanda la baronne.

— Je le crois, madame; ma mère, quoiqu'elle

n'ait pas une vue excellente, fera le plus difficile, et nous en viendrons aisément à bout.

Un quart d'heure après, Alice s'en retournait en emportant son beau modèle.

— Eh bien ! lui demanda Marianne, que dites-vous de ces dames ?

— Elles paraissent fort bonnes ; M^{lle} Hélène me platt infiniment.

— Si vous saviez quel bon petit cœur elle a, cette chère enfant ! Tenez ! rien que d'y penser, j'en ai les larmes aux yeux.

— Maman, disait de son côté Hélène de Montgoyer à sa mère, cette jeune fille est charmante et semble parfaitement élevée. Oh ! nous ferons quelque chose pour elle, n'est-ce pas ? Vous qui êtes si charitable, si généreuse, si bienfaisante, vous aurez pitié de ces infortunées.

— Nous verrons, ma fille. Il faut d'abord les connaître, afin de savoir si elles sont dignes de notre commisération.

— Oh ! oui, oui, maman, sûrement oui.

— Je le crois comme toi ; car cette enfant me

paraît posséder de bons sentiments et de précieuses qualités.

M^{me} de Montgoyer continua d'occuper la jeune Alice; peu à peu Hélène s'attacha à cette enfant, et quelquefois elle obtint qu'elle vint passer une journée au château.

M^{me} de Fermont était bonne pianiste; la baronne l'ayant appris, lui fit offrir de donner des leçons à sa fille; la veuve n'eut garde de refuser cette proposition, qui était une bonne fortune pour elle. Chaque jour elle alla passer une couple d'heures au château; quelquefois, sur la prière de M^{me} de Montgoyer, elle y amenait sa fille, qui se lia bientôt d'une étroite amitié avec Hélène, malgré la différence de leur fortune.

La baronne ne tarda pas à remarquer la distinction de ton et de manières de la veuve; elle put juger aussi de l'étendue de ses connaissances, de la solidité de son instruction, de l'élévation de son esprit, de la grandeur de ses sentiments. M^{me} de Fermont avait plus de fond que de brillant; mais ce qui n'est que superficiel dure peu, ce qui

est solide reste toujours. Elle pouvait hardiment aborder tous les sujets, causer sur toutes les matières ; on voyait clairement qu'elle ne s'était pas contentée d'effleurer les uns et les autres pour connaître un peu de tout, mais qu'elle avait étudié, approfondi chaque science, de manière à pouvoir savoir et raisonner.

M^{me} de Montgoyer comprit qu'une femme telle que la mère d'Alice avait dû éprouver de grands revers, pour venir enfouir ses talents dans un petit village comme Kersao ; elle comprit qu'une véritable infortune se cachait sous l'apparente satisfaction de M^{me} de Fermont.

Celle-ci, touchée des bontés et des prévenances de la châtelaine, finit par lui avouer tous ses malheurs et son nom.

M^{me} de Montgoyer était fort riche : elle eût voulu pouvoir offrir quelques secours à la veuve ; mais elle la savait trop fière pour vouloir jamais en accepter.

Quatre ans se sont écoulés ; Hélène et Alice

sont aujourd'hui de grandes jeunes filles, dont l'amitié, loin de diminuer avec les années, n'a fait que s'accroître de jour en jour.

Grâce au travail d'Alice et aux leçons de sa mère, un peu d'aisance règne dans la modeste maisonnette. Non-seulement M^{me} de Fermont a fait de M^{lle} de Montgoyer une bonne musicienne, mais elle a complété son instruction, et la baronne a pu se dispenser de mettre sa fille dans un pensionnat, chose qui eût été très-pénible à son cœur; car elle ne peut se séparer de sa chère Hélène, même pendant deux ou trois jours.

Alice a partagé les leçons de son amie, et toutes deux sont devenues aussi instruites que bonnes et aimables.

Dieu ne laisse jamais la piété filiale sans récompense; il avait amplement béni le courage d'Alice et son dévouement pour sa bonne mère.

III.

UNE VISITE.

Par un beau soir du mois de juin, les dames de Fermont sortaient de l'église pour rentrer chez elles. Leurs figures radieuses, leurs traits épanouis peignaient une joie pure et sans mélange.

Ah ! c'est que devant elles marchait, dans une attitude modeste et recueillie, un jeune enfant dont le ruban blanc qui nouait son bras disait assez que, pour la première fois, il avait reçu, le matin même, ce sacrement d'amour dans lequel un Dieu plein de puissance et de majesté daigne se donner à son indigne créature.

M^{me} de Fermont et Alice partageaient le bonheur de Léonce; elles se rappelaient le jour où elles aussi, purifiées par les eaux de la pénitence, étaient venues pour la première fois prendre

part au céleste banquet que Dieu prépare à sa créature, repas divin qui remplit le cœur de si pures délices et qui laisse de si suaves souvenirs.

La famille de Fermont, encore sous l'impression de cette belle journée, rentra dans sa demeure, espérant voir se terminer ce jour aussi heureusement qu'il avait commencé. Hélas ! il ne devait point en être ainsi, et le soleil qui s'était levé radieux, éclairant des scènes de divines allégresses, devait être le témoin du déchirant spectacle d'une pieuse famille plongée dans la douleur.

A peine la porte de la maisonnette s'était-elle refermée sur M^{me} de Fermont et ses enfants, qu'un coup brusquement frappé vint faire tressaillir les deux dames. Alice se remit la première, et, riant de sa frayeur, elle courut ouvrir. Un homme, à l'air dur, portant des lunettes bleues et un rouleau de papier à la main, entra.

— N'est-ce point ici que demeure une dame Dubois de Fermont ? demanda-t-il d'un ton assez peu poli.

— C'est moi, monsieur, répondit la veuve toute tremblante.

— Bien, madame; alors veuillez prendre connaissance de ceci.

Ce disant, l'homme aux lunettes bleues, qui n'était autre qu'un huissier, présentait à la pauvre dame le rouleau de papier qu'il tenait à la main. M^{me} de Fermont le parcourut à la hâte.

— Mais, monsieur, il est étrange, dit-elle, que vous veniez me réclamer cette somme qui a été payée deux mois après la mort de mon mari; je m'en souviens parfaitement.

— Pardon, madame, mais alors, si elle a été payée, veuillez me montrer la quittance.

— La quittance ! répéta la veuve en pâlisant; c'est vrai, je ne l'ai pas eue; mais M. d'Ervois devait me l'envoyer; et il sait bien que ces 10,000 fr. ont été payés; et la preuve, c'est qu'il ne me les a jamais réclamés.

— M. d'Ervois est mort, madame.

— Mort ! il est mort !... Est-ce possible?... Alors, nous sommes perdus, mes pauvres enfants ! dit-

elle avec un sanglot et en réunissant dans ses bras Alice et Léonce.

— Tout espoir n'est pas perdu peut-être, ma bonne mère, répliqua M^{lle} de Fermont ; Dieu aura pitié de nous.

— Madame, reprit l'huissier de son même ton dur, vous avez huit jours pour vous mettre en mesure de payer. A cette époque, si vous n'avez pas acquitté cette somme, j'ai ordre de faire vendre chez vous.

— Mon Dieu ! que devenir ?... que devenir ?... Quand je suis sûre d'avoir fait moi-même porter ces 10,000 fr. chez M. d'Ervois !

— Vous deviez songer à prendre une quittance, voilà tout. M^{me} d'Ervois, que son mari a faite sa légataire universelle, ne peut savoir si vous avez payé ou non.

— Mais dès lors que je le jure, monsieur, peut-elle refuser de me croire ? J'irai la trouver, je lui dirai que son mari devait m'envoyer une quittance, qu'il a oublié de le faire probablement, et que moi, confiante dans la probité et la délica-

tesse de cet excellent homme, je ne la lui ai pas réclamée.

— Votre démarche sera parfaitement inutile, madame ; la veuve de votre créancier refusera d'ajouter foi à des paroles si peu d'accord avec ses intérêts.

Et, saluant légèrement, l'homme aux lunettes sortit, laissant cette famille au désespoir.

— Alice ! Léonce ! pauvres chers enfants ! s'écria M^{me} de Fermont en se laissant tomber accablée sur son siège.

— Chère maman, consolez-vous, Dieu viendra à notre aide.

— Bonne mère, croyez-vous qu'il voudrait me refuser quelque chose, après ce qu'il a fait pour moi aujourd'hui ?

— Mais où prendre cette somme, cette somme que je suis sûre d'avoir payée ? Oh ! quel jour affreux que celui-ci ! Que n'avons-nous tous rejoint votre père avant sa venue !

— Maman, chère maman, ne vous abandonnez pas ainsi au désespoir ; priez avec nous.

Effectivement, Alice et Léonce étaient tombés à genoux, et, les yeux levés au ciel, les mains jointes, ils se mirent à prier avec toute la ferveur de leur âme innocente et pure. M^{me} de Fermont, touchée aux larmes par ce candide tableau, vint s'agenouiller entre eux deux, et leurs prières s'élevèrent ensemble vers Dieu.

IV.

JOIE INESPÉRÉE.

On peut aisément se figurer dans quelles angoisses la pauvre famille passa ces huit jours, seul délai qui lui eût été accordé. Pourtant ils avaient tous trois offert, avec leur résignation accoutumée, cette terrible épreuve à Dieu, en le priant de leur accorder le courage nécessaire pour la supporter patiemment.

Bien des fois M^{me} de Fermont et Alice avaient songé à leurs amies, les dames de Montgoyer ; mais leur fierté s'était toujours refusée à solliciter un prêt qu'elles ne pensaient pas pouvoir rendre de sitôt, et elles ne voulaient pas d'un secours.

Le dernier jour de délai était arrivé ; la veuve et ses enfants assistèrent à la messe et supplièrent le Dieu de miséricorde de ne pas les abandonner, et ils étaient revenus dans leur petite maisonnette qu'il allait leur falloir quitter encore.

D'un instant à l'autre, ils s'attendaient à voir paraître le rude huissier. M^{me} de Fermont, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, se livrait à de tristes réflexions, qui toutes avaient ses enfants pour objet. Alice travaillait en priant tout bas ; Léonce se tenait tristement dans un coin, prêtant l'oreille aux bruits du dehors et tressaillant aussitôt qu'il entendait un pas retentir sur le chemin qui bordait la maisonnette.

Un coup frappé à la porte retentit jusqu'au plus profond du cœur des trois personnages ; Alice et

Léonce se regardèrent et ne bougèrent pas de leur siège. M^{me} de Fermont se leva.

— A la grâce de Dieu ! dit-elle ; va ouvrir, ma fille.

Alice obéit et alla en tremblant ouvrir la porte ; elle recula de surprise à la vue de l'arrivant : au lieu de l'huissier, c'était un jeune homme vêtu avec luxe et une élégance qui dénotaient une certaine fortune et un rang élevé dans le monde. Son étonnement fut plus grand encore en reconnaissant dans ce jeune homme M. Paul de Saint-Val, l'intime ami du frère d'Hélène.

— Mademoiselle, dit-il en la saluant respectueusement, j'ai l'honneur d'être chez M^{me} de Fermont, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Ne pourrais-je lui parler un instant ?

— Mais si, monsieur, répondit encore Alice, de plus en plus surprise.

Et elle l'introduisit dans le petit salon où était restée la veuve.

— Madame, lui dit Paul après les premiers

compliments, il y a huit jours vous avez eu une visite à laquelle je vous supplie de ne plus penser; je voudrais qu'il eût été en mon pouvoir d'empêcher qu'elle ait eu lieu.

— Expliquez-vous, monsieur, je vous en prie.

— Voici, madame. Le lendemain du jour où vous reçûtes cette déplorable visite, dont vous avez dû être si surprise, M^{me} d'Ervois succombait à une maladie de cœur qu'elle avait depuis longues années, et me laissait tous ses biens en héritage. Or, dans une liasse de papiers appartenant à son mari, j'ai trouvé une quittance de la somme de 40,000 fr. qui vous a été réclamée. J'ai la joie de pouvoir vous remettre ce reçu, madame, et de vous dire que vous devez être sans aucune inquiétude désormais; car il ne vous sera rien réclamé de ce côté.

La veuve se saisit avec transport du papier que lui présentait Paul.

— Oh! merci, mon Dieu! pensa-t-elle.

— Ma tante d'Ervois, n'ayant jamais pris connaissance des papiers de son mari, vous croyait

encore redevable de cette somme envers elle; la mort est venue l'empêcher de mettre à exécution des projets que je déplore.

— Monsieur, vous me rendez un vrai service. Dites-moi donc votre nom, afin que je puisse m'en souvenir comme de celui d'un homme d'honneur et de cœur.

— Je suis Paul de Saint-Val, le fils de la sœur de votre cousin de Kervar, qui est mort depuis plusieurs années.

— Quoi! vous êtes le neveu de cet excellent homme que je regrette toujours?

— Je suis aussi son seul héritier. Vous le voyez, la fortune fait pleuvoir de tous côtés ses dons sur moi.... Pourtant je ne suis pas heureux.

— Et que vous manque-t-il donc? se récria la veuve.

— Une famille, madame. Je suis seul au monde. Je n'avais que deux ans, quand je perdis mon père; il y en a quatre que ma mère n'est plus. J'ai su par elle que mon oncle de Kervar

vous affectionnait beaucoup, et que la mort ne lui laissa pas le temps d'assurer l'avenir de vos enfants. Ma mère s'est repentie, à sa dernière heure, d'avoir joui seule de la fortune si considérable de son frère; elle me fit jurer de partager avec vos enfants. L'année dernière, j'eus plusieurs fois le plaisir de vous voir au château de Montgoyer; je m'informai de votre nom, qu'on me dit être Dubois. Ce nom ne me rappela point les parentes de mon oncle; mais permettez-moi de vous l'avouer, madame, j'avais été charmé des manières douces et posées de M^{lle} Alice, de son bon ton, de son air affable et gracieux. Gérard de Montgoyer me fit d'elle un portrait qui n'était pas exagéré; il en parlait d'après sa mère et sa sœur, qui ne tarissent pas sur les qualités de leur amie. Tout cela me donnait une extrême envie de connaître la famille de mademoiselle; aussi jugez de ma joie en apprenant votre nom véritable. Je me suis souvenu du dernier vœu de ma mère, et, obéissant aussi à l'impulsion de mon cœur, j'ai pensé à vous offrir, non pas une

faible partie de ce que je possède, mais ma fortune entière. Madame, je n'ai plus de mère, voulez-vous être la mienne? Ne suis-je pas trop ambitieux en vous demandant un trésor comme mademoiselle votre fille?

Quelques larmes d'attendrissement mouillèrent les yeux de M^{me} de Fermont. Elle prit la main du jeune homme et celle d'Alice :

— Vous êtes un noble cœur, dit-elle ; elle sera heureuse avec vous ; je vous la donne.

— Oh ! madame, vous me comblez ! Mais vous, mademoiselle, n'aurez-vous pas trop de répugnance à m'accepter pour époux ?

— Monsieur, répondit timidement la jeune fille, je n'ai jamais eu d'autre volonté que celle de ma mère.

Un mois après, le village entier se pressait aux portes de l'église pour voir un mariage. Alice de Fermont unissait pour toujours son sort à celui de Paul de Saint-Val.

Les jeunes époux allèrent habiter une charmante maison que Paul avait fait bâtir tout près

du château de Montgoyer; aussi Alice et Hélène peuvent-elles continuer à se voir comme autrefois. Toutes deux sont aujourd'hui entourées d'une nombreuse famille, qu'elles élèvent dans l'amour et la crainte de Dieu, et qu'elles habituent au travail et à la résignation, afin que si l'adversité vient à la visiter quelque jour, elle puisse lutter contre elle avec courage et se soumettre aux décrets du ciel, quels qu'ils puissent être.

FIN.

TABLE.

	PAGES.
Blanche.	7
N'attendez pas au lendemain.	79
Gabrielle et Reine.	98
Égoïsme.	150
Alice.	164

FIN DE LA TABLE.

ROUEN. — Imp. MÉGARD et C^e, rue Saint-Hilaire, 136.

TABLE

1	2
3	4
5	6
7	8
9	10
11	12

